

Vol 2, No. 8

L'APÔTRE

Québec, Avril 1921

L'APÔTRE



Abonnement \$3.00

Publié chaque mois

MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE

Avril 1921

TEXTE

Page		
281	— La Foi rédemptrice	J.-ALBERT FOISY
283	— L'offre de paix séparée de l'Autriche.	PRINCE SIXTE DE BOURBON
289	— La vocation de Benoît XV	
290	— Les idées d'une corneille	LE VIEUX MÉNESTREL
291	— La patience d'un savant	
293	— Aux liseuses de romans	R. P. Z. LACASSE, O.M.I.
296	— Le christianisme et la littérature française au XVIIIe siècle	Mgr H. PASQUIER
301	— Ephémérides canadiennes — mars 1921	
304	— Soins à donner dans les affection médicales les plus fréquentes	Dr LE SOURD
306	— Nos forces hydrauliques du St-Maurice	
307	— L'épuration des eaux des chaudières.	
308	— Les traverses de chemins de fer	
308	— Pour remplacer l'ivoire artificielle	
309	— Les associations non-catholiques	
310	— La question sociale.	B. P. de N. D. du C.
312	— Recettes utiles.	MARIE ROLLET
312	— Il faut comprendre l'enfant.	V. G.
315	— Étonnements. . . étonnants.	JACQUES HERBÉ (<i>La Maison</i>)
317	— Pour s'amuser.	
318	— La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans.	
319	— Simple joie.	JEAN DES BLÉS
320	— A dire : Le Sphinx (<i>poésie</i>)	VIOLETTE DES PYRÉNÉES (<i>Le Noël</i>)

ILLUSTRATIONS

288	— La cathédrale de Reims — Vue prise avant l'incendie allumé par les obus allemands.	
289	— La cathédrale de Reims — Vue prise après l'incendie	
292	— Les chûtes Niagara — Vue prise à bord d'un aéroplane.	
301	— M. Adrien Beaudry	
301	— Le R. Père D. Dandurand, O.M.I.	
302	— M. l'abbé Thellier de Poncheville	
302	— M. le Dr E. Miville-Déchêne	
303	— Son Eminence le Cardinal Gibbons.	
311	— A l'abri de la rafale.	
316	— Paysage — Tableau de Van Ruysdael.	

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “ l'Apôtre ” est de \$3.00 par année strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L' A P O T R E

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME II

QUÉBEC, AVRIL 1921

No. 8

La foi rédemptrice

LES journaux ont parlé longuement, il y a quelques jours, de l'attitude hostile de M. Robertson, ministre du Travail dans le cabinet fédéral, à l'égard des syndicats ouvriers catholiques de la province de Québec.

L'opinion publique s'est émue de cette expression de haine et les organisations internationales, neutres, contre lesquelles le Saint Père ne cesse de prémunir les catholiques, se sont réjouies et en ont profité pour déclarer la guerre aux syndicats catholiques, avec le vain espoir de les écraser.

Cet antagonisme contre les organisations ouvrières catholiques c'est tout simplement la manifestation, sous une forme précise, de la haine générale du mal contre l'Eglise de Dieu et son influence sur les âmes.

Les puissances du mal veulent à tout prix bouleverser l'ordre actuel pour amener un régime de terreur et de sang comme celui qui sévit actuellement en Russie. Sous des noms divers, réforme, socialisme, communisme, bolchévisme, libéralisme, c'est toujours la même idée qui prévaut, la lutte contre la foi catholique, la lutte contre l'Eglise de Dieu, sauvegarde de la morale, de l'ordre social, de la propriété privée et de la liberté des classes ouvrières.

Le génie du mal sait très bien que s'il peut renverser cette barrière, les autres obstacles au chambardement général seront facilement culbutés; il en a une preuve de fait dans sa victoire en Russie où la religion catholique n'exerçait que très peu d'influence.

*

* *

C'est d'ailleurs le mot d'ordre de toutes les sociétés secrètes; toutes les organisations les plus disparates, toutes les sectes, toutes les religions de l'erreur s'entendent sur un point, celui de la lutte contre le catholicisme.

Les Francs-maçons, les orangistes, les protestants de toute dénomination, les Mahométans, les Juifs, les Athées, tous, quelque soit la distance qui sépare leur idéal particulier, sont unanimes contre l'Eglise catholique parce que seule elle possède la vérité, la vérité qui nous rendra libres.

Lisons ce passage éloquent des "Protocols" des Juifs. C'est d'un cynisme effrayant, mais c'est une tranche de vérité qui doit nous ouvrir les yeux:

"Grâce à la foi, le peuple pourrait être gouverné par les gardiens de la paroisse et pourrait prospérer tranquillement dans l'obéissance, sous la direction de ses chefs spirituels en acceptant les règles que Dieu a établies sur la terre. C'est pour cela que nous devons saper toute foi, arracher de l'esprit des chrétiens la croyance en Dieu et en l'âme, et leur substituer des formules mathématiques et des besoins matériels.

"Afin que les chrétiens n'aient pas le temps de penser et d'observer, il est nécessaire de les distraire en les orientant vers l'industrie et le commerce. Ainsi toutes les nations chercheront leur propre profit et, pendant qu'elles seront engagées dans la lutte elles ne prendront point garde à leur ennemi commun; mais pour que la liberté puisse ainsi finalement saper et ruiner la société des chrétiens, il faut donner comme base à l'industrie la spéculation. Il en résultera que, toutes les énergies étant distraites du sol par l'industrie, il ne restera rien aux mains des chrétiens, et la spéculation fera tomber les richesses dans nos coffres-forts."

*
* *

Cette citation est longue, mais elle dit trop bien ce qui se fait actuellement, elle décrit d'une façon trop précise la fièvre de la spéculation, la crise de l'industrialisme à outrance qui dépeuple les campagnes et surpeuple les villes, pour que nous n'en tirions pas une leçon.

L'ennemi naturel de ces machinations diaboliques, c'est l'Eglise catholique. Elle prêche l'attachement au sol ; elle demande aux familles l'union dans la foi, l'économie, l'obéissance aux lois de Dieu et de l'Eglise.

C'est donc contre l'Eglise que toutes les puissances du mal s'élèveront afin de pouvoir " distraire " le peuple et détourner ses regards de l'ennemi commun ".

Si le peuple garde la foi, il gardera le respect de ses chefs spirituels et suivra ses directions. Dans ces conditions, le peuple sera sauvé, rien ne pourra le perdre. C'est donc pour cela qu'il faut le détourner de sa foi.

Or, ce n'est pas en cherchant à l'arracher violemment de son Eglise, ce n'est pas en calomniant outrageusement son clergé, en insultant sa foi, qu'on atteindra ce résultat. L'effet d'une telle conduite serait plutôt de raffermir le chrétien dans sa religion.

On s'y prend plus habilement. On cherche à séparer complètement la question sociale de la question religieuse ; on dit au peuple que le prêtre doit remplir son ministère à l'église, mais qu'en dehors il n'a rien à voir.

On dit aux ouvriers que le prêtre ne doit pas se mêler d'organisation ouvrière, que cela ne le regarde pas et que s'il s'en occupe, c'est pour arracher à l'ouvrier sa liberté et les moyens qu'il a de se défendre contre son ennemi naturel, le patron.

*
* *

C'est le thème ordinaire de ceux qui veulent refuser au prêtre le droit d'exercer son zèle auprès des ouvriers. Ils savent que si le prêtre abandonne l'ouvrier, ils sauront bien s'en emparer, eux, et le diriger de façon à creuser entre lui et sa foi, entre ses prétendus intérêts matériels et ses intérêts spirituels, entre sa vie économique et sa vie religieuse, un fossé si grand, qu'il ne saurait le franchir, de telle sorte que l'éloignement de l'Eglise devienne inévitable.

C'est, dans le fond, la cause unique de l'antagonisme entre le syndicalisme neutre international et le syndicalisme catholique.

L'influence du syndicat neutre est complète sur l'ouvrier. A tel point, que dans une crise quelconque, même si la majorité des membres d'une industrie sont opposés à la grève, si l'ordre de cesser le travail arrive de l'étranger, on baisse la tête, parce que le rouge de la honte monte au front, mais on se met en grève.

Si le syndicat est catholique et national, les ordres de l'étranger ne sont pas acceptés ; les ouvriers sont maîtres chez eux et savent prendre les décisions importantes, sans être soumis au caprice ou à la passion d'étrangers ignorant les circonstances de temps et de lieux.

Les puissances du mal détestent les syndicats catholiques parce qu'elles sentent que jamais ces ouvriers ne marcheront poussés par la haine. Unis à leurs chefs spirituels, dirigés par les conseils qu'ils leur demandent, éclairés des lumières de la foi et aimant la justice par-dessus tout, elles comprennent que ces syndiqués seront de mauvais instruments aux jours de la révolution.

De même que le disciple ne doit pas se considérer plus grand que le maître, de même les organisations ouvrières catholiques, les journaux catholiques, les œuvres catholiques doivent s'attendre à avoir contre eux, tous ceux qui combattent l'Eglise catholique.

Les puissances du mal veulent perdre le monde et la foi catholique est une foi qui sauve. C'est là le grand secret de la haine qui entoure les œuvres qui s'inspirent de cette foi rédemptrice.

J.-Albert FOISY.

Visiteur déconcerté

En 1917, un Allemand visita une fabrique d'automobiles à Genève. Il y fut conduit par le directeur et, après avoir vu les ateliers, il demanda :

— Mais vous avez encore des ateliers là. Et, sans cérémonie, il entra.

— Ah ! oui, vous faites des obus ? Pour qui ?

— Pour les Allemands naturellement.

— Ah ! ça, c'est bien... mais comment les envoyez-vous ?

— Oh ! quant à cela, Monsieur... ce sont les artilleurs français qui s'en chargent.

L'offre de paix séparée de l'Autriche

(5 DÉCEMBRE 1916 — 12 OCTOBRE 1917)

Le prince Sixte de Bourbon vient de publier chez Plon, à Paris, un livre des plus intéressants. Livre d'histoire, et d'histoire vraie, puisque l'auteur a "vécu" lui-même son récit, et qu'il n'avance rien qu'il ne prouve aussitôt par des documents authentiques. "La mémoire humaine manque de fixité, déclare-t-il; les circonstances changent et les sentiments varient; cependant, les faits constatés demeurent." Et c'est de crainte de subir à son insu la déformation imposée inévitablement aux Mémoires par le travail ultérieur de l'imagination, que l'auteur fait usage "des notes qui furent écrites au jour le jour; sans quoi beaucoup de propos et de récits tardifs viendraient forcément en déformer la substance".

Le prince de Sixte de Bourbon, qui a passé sa jeunesse studieuse à Paris, où il a couronné ses études par le titre de docteur en droit, "en affirmant et en prouvant aux juges de sa thèse qu'un Bourbon est toujours Français", est le beau-frère de l'ex-empereur Charles d'Autriche. N'ayant pu servir dans l'armée française, dès le début de la guerre, par suite de l'ostracisme qui pèse sur les descendants des anciennes familles régnantes, il parvint à s'engager dans l'armée belge, ainsi que son frère; tous deux montrèrent qu'ils étaient dignes de leur nom; leurs états de service ne surprendront personne.

Mais, esprit clair, lucide, averti par les enseignements de l'histoire et par une connaissance peu commune des conditions contemporaines, le prince Sixte ne se borna pas à être un soldat de belle race, il se montra diplomate à la fois loyal et avisé — ce qui n'est pas si commun! — sachant pénétrer les hommes et en tirer parti en leur révélant parfois à eux-mêmes leurs propres qualités. Sollicité par l'empereur Charles, qui appréciait sa parfaite droiture, d'être le négociateur entre l'Autriche et l'Entente, afin de mettre fin aux horreurs de la guerre, il fut en rapports fréquents avec les hommes d'Etat les plus souples, et tous, Poincaré, Briand, Lloyd George, rendirent hommage à ses qualités de diplomate habile et à longue vue.

Si la paix ne fut pas conclue dès 1917 avec l'Autriche, "isolant l'Allemagne, abrégeant la guerre, épargnant un demi-million de vies françaises et cent milliards de notre fortune", ce ne fut pas la faute du prince Sixte. Ce livre démontrera où sont les responsables.

Aveuglés par leur haine de l'Autriche — nation catholique qui, avec la Pologne, la France et la Belgique, aurait constitué un cordon sanitaire entre les puissances bolcheviques, musulmanes ou bouddhistes de l'Est et les Etats protestants de l'Ouest, assurant ainsi la paix mondiale par un équilibre solide — certains hommes d'Etat, promus par les puissances occultes à la direction des affaires mondiales, s'entêtèrent à vouloir anéantir l'Autriche, à n'importe quel prix! Que s'accroisse encore, s'il le faut, le protestant empire germanique, mais que périclisse d'abord la catholique Autriche. "Au fond, disait Proudhon, toutes les guerres sont des guerres de religion." La masse ne voit pas cela, car les initiés dissimulent leur jeu. Heureusement, "l'homme s'agite et Dieu le mène." L'homme croit détruire les projets de la Providence au moment même qu'il concourt à les réaliser. Et cette certitude doit nous inspirer confiance.

Parmi tant de chapitres palpitants, détachons et reproduisons ici le

RAPPORT SUR LE VOYAGE A VIENNE DES PRINCES SIXTE ET XAVIER DE BOURDON

20-25 mars 1917.

Le 19 mars, les princes arrivent à Genève. Le même soir, le comte Erdody se présente chez eux, à l'hôtel et leur dit à brûle-pourpoint :

— Cette fois-ci, il faut absolument que vous veniez à Vienne. L'empereur m'a dit : "Avec toutes ces allées et venues entre Vienne et la Suisse, on perd du temps, cela finira par attirer l'attention et nous n'aboutirons à rien. Il faut se hâter si on veut arriver au succès. J'ai la plus absolue confiance dans la loyauté de mon beau-frère et je suis persuadé que ses sentiments pour moi sont les mêmes. Dans ces conditions, rien ne nous empêche de nous voir : une heure de conversation entre nous fera plus avancer la paix que vingt lettres en six mois. J'en donne ma parole impériale : le prince pourra, bien entendu, sortir d'Autriche aussi librement qu'il

y sera entré, personne ne saura rien de son voyage ; en dehors de l'impératrice et de moi, il verra seulement le comte Czernin, nous aborderons seulement la question de paix pendant entre nous, sans toucher à aucun sujet d'ordre militaire ou politique. Il est évident que ma demande est assez inattendue pour le prince, mais c'est ainsi seulement que nous arriverons rapidement à un résultat réel ; ce qui est essentiel. Je promets de ma part, le secret le plus absolu sur cette entrevue, et je demande au prince le secret de son côté."

Aux objections d'ordre matériel que lui fait le prince, le comte Erdody répond en exposant la façon dont il a préparé ce voyage. Il insiste sur la certitude qui se présente ainsi au prince d'arriver à un résultat par une entrevue personnelle avec l'empereur.

— Vous êtes officier comme moi, lui dit-il, vous avez suffisamment vu les horreurs de cette guerre et risqué votre vie dans des engagements que vous saviez inutiles. Maintenant, il s'agit de sauver tant de vies humaines qui seront sacrifiées encore inutilement jusqu'à la fin si nous n'arrivons pas dès maintenant à conduire la paix. Venez, j'ai tout préparé et puis vous garantir sur mon honneur qu'il n'y aura aucune difficulté.

Comme dernier argument, il remet au prince une lettre de l'impératrice, sa sœur, dans laquelle celle-ci le prie instamment de venir. Elle l'assure que rien ne leur tient plus à cœur que de voir aboutir au plus tôt cette paix. " Ne te laisse pas arrêter par des considérations qui, dans la vie courante, seraient justifiées. Pense à tous ces malheureux qui vivent dans l'enfer des tranchées, qui y meurent par centaines tous les jours, et viens."

Le prince demande encore des précisions sur la mentalité du comte Czernin. Le comte Erdody répond :

— C'est là, précisément, une des causes qui nécessitent l'intervention personnelle du prince. Le ministre est, certes, animé d'un sincère désir de paix ; mais, soit par déformation professionnelle, soit pour d'autres raisons, il lui manque l'esprit de réalisation et de décision. Etant le ministre des Affaires étrangères de l'empereur et par là même responsable au point de vue gouvernemental, on ne peut se passer complètement de lui ; de plus, la partie, disons technique, est de son ressort. Ses hésitations

pourraient nuire gravement. Certes, en réalité, l'empereur et l'impératrice seuls, actuellement, comprennent pleinement la nécessité d'arriver à une paix dont ils voient toute la portée ; ce sont eux qui en donnent l'impulsion ; mais le travail terrible que l'empereur doit fournir journellement, les préoccupations de toutes sortes qui l'assaillent rendent nécessaire la collaboration de son ministre.

La conversation s'achève à 3 heures du matin.

Le lendemain, 20 mars, les deux princes communiquent au comte Erdody leur décision de risquer l'aventure. Ils partent le soir même de Genève avec Erdody. Seul, le colonel commandant la police à la frontière, et qui avait reçu l'ordre de la main même de l'empereur de se mettre à la disposition du comte Erdody, voit, le 21 mars, passer les deux princes. Faisant une partie du trajet en automobile, ils arrivent à Vienne le 22 mars au soir et descendent chez le comte Erdody. La nuit même, celui-ci se rend auprès de l'empereur qui se trouve au château de Laxenburg, à quelques kilomètres au sud de Vienne, et lui porte la lettre que le prince lui avait écrite de Paris avant d'avoir prévu ce voyage.

Le lendemain, 23 mars, les princes passent la journée chez le comte Erdody ; ils partent avec lui, à 6 heures du soir, pour Laxenburg. Il fait nuit noire et la neige ne cesse de tomber depuis deux jours. L'auto s'arrête dans une cour extérieure, et un vieux capitaine de la garde, depuis de très longues années à la cour où il jouit de la confiance absolue de l'empereur, les conduit, à travers les communs, dans le parc, vers la façade principale du château. Les sentinelles qui montent la garde, le col relevé, sous la tempête glacée, les laissent passer au reçu du mot d'ordre. Tous les quatre entrent dans le château par une petite porte donnant sur l'escalier qui conduit dans les appartements privés de l'empereur et de l'impératrice. Tandis que le capitaine et le comte Erdody restent, l'un à garder l'escalier, l'autre l'antichambre, les princes entrent dans le salon de l'impératrice où se trouve le couple impérial.

Ils n'avaient plus revu leur sœur et leur beau-frère depuis le mois d'août 1914, alors qu'archiduc héritier, il leur avait procuré l'autorisation de quitter l'Autriche. En ces jours lointains, ami fidèle, il avait compris que leur devoir était de se battre contre lui. Ils s'étaient

embrassés une dernière fois ; le jour même, l'archiduc partait pour les armées du Nord-Est et les princes pour la France.

Ils le retrouvent aussi affectueux, aussi droit et loyal que dans ces temps passés, mais avec plus de gravité et même un peu de tristesse ; sur les tempes, il y a déjà quelques cheveux blancs. La première émotion passée, l'empereur entame directement la conversation en disant :

— Il faut absolument faire la paix, je le veux à tout prix. Le moment est tout à fait propice. car nous avons tous connu les succès et les revers ; il y a à peu près équilibre de forces. Il se peut évidemment qu'en continuant la guerre l'un de nous arrive à la victoire complète et écrase son adversaire. Mais peut-on jamais écraser son adversaire complètement et à quel prix l'écrasera-t-on ! C'est affreux d'y penser... Ce ne sont pas toujours les très grandes victoires qui donnent les meilleures paix. Nous en avons le meilleur exemple dans les deux paix que fit Bismarck, dont l'une modérée, au point que les militaires criaient à la trahison, fit de l'Autriche l'alliée souvent trop docile de l'Allemagne, tandis que l'autre, celle de Francfort, a été la plus grande erreur, et les Allemands l'expient en ce moment. Mieux vaut donc consentir à des arrangements équitables, et je suis, pour ma part, tout disposé à le faire. C'est pourquoi je t'ai si instamment prié de venir. Une lettre ne peut pas tout contenir, tandis que, dans la conversation, on peut plus délicatement tâter le terrain jusqu'à ce que l'on soit arrivé, de part et d'autre, sur une position définitive.

Reprenant sa lettre, le prince lui développe ses idées, l'impossibilité de conclure quoi que ce soit avec les Allemands qui, encore en ce moment précis, se retirant sur la ligne Hindenburg devant la menace de l'offensive Nivelles, se conduisent comme les pires sauvages.

L'empereur dit qu'il a déjà tout essayé vis-à-vis d'eux, mais que l'idée de paix n'existe même pas, en réalité, dans les hautes sphères allemandes où le dogme de la victoire totale, "Siegfriede", reste inébranlable. Cette idée existe seulement dans certaines classes du peuple, dont l'enthousiasme guerrier des premiers mois s'est refroidi au contact des réalités et à la suite des privations. Cependant, son devoir d'allié l'oblige à tenter l'impossible pour amener les Allemands à faire une paix juste et

équitable. Si cela ne réussit pas, comme il ne peut pas sacrifier la monarchie à la folie du voisin, il fera la paix séparément. De toute façon, il ne parlera pas aux Allemands de quoi que ce soit avant d'être sûr qu'ils acceptent l'idée de paix telle que nous la formulons ensemble. Mais ils semblent tous hypnotisés. Il s'agit maintenant d'arriver à un accord complet, avant tout, avec la France et, par elle, avec l'Angleterre et la Russie, de façon que, si les Allemands refusent obstinément de vouloir entendre parler de cette paix, l'Autriche puisse leur dire :

— Nous ne pouvons continuer à nous battre pour le roi de Prusse, nous faisons les sacrifices nécessaires et signons la paix immédiatement.

L'empereur insiste sur son devoir d'allié qu'il a envers l'Allemagne et qui ne peut cesser, selon lui, que sur une mise en demeure évidente faite par l'Autriche de traiter raisonnablement et sur un refus catégorique allemand de le faire. Par contre, le prince lui suggère la proposition jointe à sa lettre.

— Le résultat sera le même, répond l'empereur, et bien que je ne me fasse aucune illusion sur le gouvernement de Berlin et sur la façon dont il en use et veut en user plus tard vis-à-vis de l'Autriche, je tiens à être correct jusqu'au bout, comme je le serai toujours, plus tard, avec vous autres ; quand je serai lié avec vous.

Le prince lui expose tout d'abord la nécessité absolue qui s'impose à la France de récupérer les territoires de l'Alsace et de la Lorraine tels qu'ils étaient dans leur plus grande extension jusqu'en 1814. A son avis, il faut même compléter cette récupération en neutralisant toute la rive gauche du Rhin, en dehors de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg et de la France, terre évidemment germanique et qui doit rester germanique, mais qui doit échapper à la domination prussienne imposée en 1815 et où le contrôle de l'Entente doit empêcher désormais l'existence d'une armée quelconque. L'empereur répond qu'il connaît parfaitement les sentiments français à l'égard de l'Alsace-Lorraine et la nécessité absolue dans laquelle se trouve la France de récupérer ces territoires perdus. Il connaît d'ailleurs les sentiments de l'Alsace-Lorraine elle-même, et cette question l'intéresse particulièrement comme chef de la maison de Lorraine et descendant des comtes d'Alsace. Le prince constate que les sentiments de l'empereur

reur répondent aux siens au sujet de cette question qui est primordiale ; personne n'accepterait en France une paix qui n'en comporterait pas le règlement.

Abordant la question polonaise, l'empereur envisage que la solution de celle-ci aidera grandement à aplanir les difficultés avec la Russie (difficultés économiques, de frontières, etc.). Il compte sur les nombreuses sympathies austro-polonaises qui peuvent se concilier parfaitement avec l'affection traditionnelle de la France pour la Pologne. Cependant, la disparition du tsar est un amoindrissement immédiat pour la Russie :

— Je ne crois pas, dit-il, que le gouvernement actuel puisse durer. Par conséquent, je suis forcé de réserver toute réponse relative à Constantinople.

Le prince dit que, personnellement, il s'en félicite : avant cette révolution, il était de notre devoir d'insister sur cette aspiration essentielle russe, mais l'intérêt français le plus évident est pour le maintien de la domination turque sur Constantinople, tempérée évidemment par des garanties internationales. En général, dans toute la question d'Orient, l'Autriche devra soutenir plus tard l'intérêt français, et la France, en échange, devra aider l'extension économique autrichienne au détriment de l'allemande.

L'empereur répond :

— Pour la Serbie, la seule question véritablement vitale pour la monarchie est celle de la suppression des Sociétés secrètes qui font de la propagande révolutionnaire chez nous. C'est cette malheureuse politique des dernières années qui nous a menés là où nous sommes. Il n'y a pas bien longtemps encore, les Serbes étaient nos amis, et même nos protégés. L'Autriche les avait sauvés de l'envahissement bulgare. Nous sommes arrivés, par une suite de malentendus, envenimés encore par des diplomates imbéciles, à créer à notre porte un ennemi petit, mais des plus gênants. Il faut changer cela. Nous sommes disposés à lui donner une large place, avec toute la côte albanaise comme débouché. Ainsi, la Serbie pourra se refaire et nous ne demandons qu'à l'y aider.

L'empereur parle encore de la valeur incontestable des troupes serbes ; puis passant aux Roumains, il estime que le *statu quo ante bellum* serait, de ce côté, la meilleure solution. Subitement, il dit :

— A propos des Balkans ! Il y a une puissance de l'Entente qui cause secrètement avec la Bulgarie. Le Bulgare ne croit pas son secret éventé. Cela n'a, du reste, pas grande importance, car tous ces rêves d'empire en Orient vont forcément se terminer par le *statu quo*, ou à peu près.

Le prince répond que, pour sa part, rien ne peut lui être plus agréable que cette perspective du maintien de la Turquie, la politique de François Ier étant la seule politique pour la France en Orient.

Le prince touche à la question de la Belgique et du Congo : étant officier dans l'armée belge, il est de son devoir d'insister particulièrement sur ce sujet. L'empereur partage tout à fait la manière de voir du prince.

Enfin, le prince aborde la question la plus difficile, celle de l'Italie. Il dit à l'empereur qu'il craint que ce soit là le point qui fasse tout échouer. Ce n'est pas le sentiment national des deux peuples qui s'oppose à la paix : ce sont les ambitions des politiciens et les susceptibilités des partis politiques. L'Allemagne entretient chez eux la haine et le mépris de l'Autriche : là encore nous trouvons la marque de la trahison allemande. Pour pénible que cela puisse sembler à l'empereur, il ne peut que lui conseiller de contenter les Italiens dans la limite de la justice. L'empereur répond qu'il ne peut exister chez lui aucun faux amour-propre personnel ; il traitera cette question avec la même sérénité que toutes les autres, mais, en abordant directement avec les Italiens, on n'aboutira à rien. Il faut, avant tout, que la France, l'Angleterre et la Russie soient bien décidées à faire la paix avec l'Autriche ; alors on se réunira pour discuter les demandes italiennes et chercher à les contenter. Il faut aussi tenir compte de l'opinion publique en Autriche et des désirs justifiés que lui soumettent ses peuples. S'échauffant alors, il raconte les débuts de la campagne italienne, l'imprévision du haut commandement autrichien, toute l'armée italienne dans le Frioul et, en face d'elle, seulement quelques bataillons territoriaux et "mes braves Tyroliens". Ils les ont arrêtés pendant un an sur ce qui avait été jugé la première ligne des avant-postes. Quand l'empereur parle des Tyroliens, il est très éloquent.

Mais l'heure s'avance. L'empereur dit qu'il a fait venir le comte Czernin, non point seule-

ment parce qu'il est son ministre, mais parce que Czernin n'a pas cessé de soutenir un instant l'idée de paix. C'est même pour cette raison qu'il en a fait son ministre des Affaires étrangères ; c'est encore Czernin qui connaît le mieux la situation délicate dans laquelle on se trouve vis-à-vis l'Allemagne, et il n'a cessé de réagir contre l'emprise germanique. On peut donc lui parler franchement.

Quelques instants après, le comte Czernin entre : long, maigre et froid, en redingote. Il reste environ vingt minutes. La conversation est passablement glaciale, malgré le désir évident de l'empereur de la mettre sur un ton plus chaud. Le prince trouve, chez le comte Czernin, des réticences, et surtout une façon de s'exprimer tellement floue qu'il est impossible de saisir le fond de sa pensée. Machiavel eût certainement désapprouvé sa façon de parler, car, en bluffant, il bluffe mal. Ainsi, à un moment donné, le prince lui dit que, sans sacrifices, on n'arriverait à aucune paix ; si les puissances centrales sont tellement sûres de gagner la guerre et de nous battre, qu'elles le fassent tout de suite. Alors Czernin se rétracte, dit qu'il entend seulement parler de la carte de guerre actuelle, que, certainement, il faut faire la paix à tout prix, qu'on fera les sacrifices nécessaires, mais qu'il est bien difficile de préciser encore ; ce qu'il peut affirmer catégoriquement, c'est qu'une bonne paix serait acceptée immédiatement ; quant aux Allemands, comme il croit que jamais ils ne voudront abandonner l'Alsace-Lorraine, il faudra bien, un jour ou l'autre, divorcer.

Le prince précise encore que nous ne pouvons faire la paix avec l'Allemagne envahissante dans la situation actuelle : sortant des tranchées, il connaît bien la résolution de tous les soldats français et alliés. Quand la paix sera possible avec l'Allemagne, elle le sera sous des conditions nettement déterminées qui ont été déjà maintes fois manifestées par la presse française. Quand l'Allemagne aura retiré ses troupes sur la rive droite du Rhin et nous aura rendu l'Alsace, alors la paix sera possible avec elle, mais là n'est pas la question actuelle : prince français, il se trouve en face de l'empereur d'Autriche et non pas de l'empereur d'Allemagne.

Czernin demande pourquoi la France veut l'Alsace d'avant 1815, puis il semble ennuyé

d'avoir fait cette question. Le prince répond que c'était l'Alsace de Louis XIV, avec Sarrelouis et Landau, plus complète que celle de 1815 mutilé par Waterloo ; cela n'a, du reste, pas l'air d'intéresser beaucoup le comte Czernin. La conversation flottant, le prince insiste pour avoir des précisions. L'empereur se consulte avec Czernin et dit ensuite au prince : " Je te les donnerai demain soir."

Czernin sort. L'empereur va avec lui au bout du salon pendant que les princes se retirent avec l'impératrice dans une pièce voisine. Le prince profite de cette circonstance pour demander à l'impératrice, ce qu'il avait déjà fait par l'intermédiaire du comte Erdody, d'intervenir pour sauver ce qui reste de la cathédrale de Reims et d'épargner la ville dans la mesure du possible. L'impératrice répond qu'elle est déjà intervenue pour cela et qu'on lui a répondu par une fin de non-recevoir, mais qu'elle interviendra encore. Très émue, elle demande au prince des précisions sur l'état de la cathédrale.

L'empereur revient, il dit au prince que Czernin ira le voir demain chez le comte Erdody et qu'il le prie de venir ensuite à la même heure qu'aujourd'hui à Laxenburg. Il est ennuyé que la conversation n'ait pas pris le tour qu'il eût désiré. Il faudra demain que cette attitude défiante fasse place à plus de cordialité.

Quelques minutes plus tard, les princes quittent Laxenburg par le même chemin discret qu'ils avaient suivi pour venir. La tempête avait cessé, toute la ville de Vienne était silencieuse sous la neige.

Le lendemain, 24 mars, le comte Czernin vient voir les princes chez le comte Erdody, dans la matinée. Bien qu'il soit moins gourmé que la veille, le résultat de la conversation n'est guère plus brillant à cause de ses continuelles réticences. Avoir l'air de vouloir faire le premier pas lui semble le comble de tous les sacrifices. Il voudrait que tout le monde fasse le premier pas à la fois ; cependant, ses paroles prennent plus de fermeté quand il parle des Allemands. L'alliance cesserait, dit-il, le jour où l'Allemagne voudrait rendre impossible pour l'Autriche la conclusion d'une paix raisonnable. Il insiste très vivement sur le secret à garder, le jeu à jouer est très serré. Il promet de garder un secret inviolable sur la venue du prince et sur ce qui s'est dit. Il prie le prince d'en faire autant et de songer à la responsabilité que l'em-

pereur et lui, Czernin, prennent alors qu'il se trouve à côté d'eux une puissance comme l'Allemagne.

En sortant, il dit au comte Erdody qui l'accompagne :

— Vous voyez où nous en sommes, cela ne va pas mal.

A quoi le comte Erdody répond :

— Je vous en supplie, ne perdez pas de temps, vous le savez mieux que moi, nous ne pouvons plus durer indéfiniment.

— Czernin, dit ensuite le comte Erdody, a l'air convaincu.

Le soir, les princes retournent à Laxenburg, toujours dans le même secret.

L'empereur tend au prince la lettre qu'il a écrite en disant :

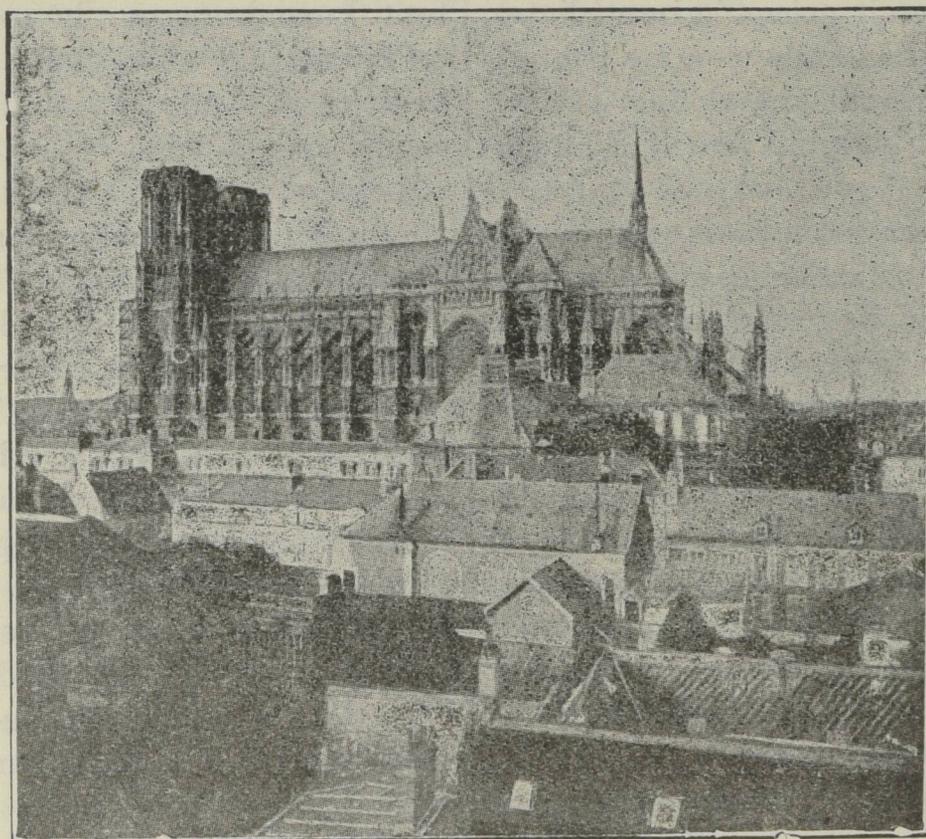
— Voilà les précisions promises.

Le prince le remercie très vivement et promet le secret le plus absolu à ce sujet ; il lui affirme en outre, que, certainement, M. Poincaré sera le premier à imposer le secret aux rares initiés. L'empereur insiste encore sur le même sujet, disant qu'une indiscretion le forcerait à envoyer des troupes sur le front français, ce qui lui serait très pénible, sans compter que les négociations en pâtiraient. Puis, il parle longuement de M. Poincaré, en qui il a pleine confiance, tandis

que les ministres français lui en inspirent peu.

Il revient sur la question de l'Italie. L'empereur maintient son point de vue que l'on ne pourra aborder cette question qu'en accord avec les trois grandes puissances de l'Entente, que, du reste, l'Italie, ne pourra pas s'en plaindre, puisque ce sera presque remettre son sort entre les mains de ses propres alliés.

— Le même esprit de modération dont est animée ma lettre nous fera faire à l'Italie des propositions tout à fait acceptables ; mais, par contre, n'oubliez pas non plus quelle est la situation militaire sur le front italien, comment toute une armée fraîche et sournoisement préparée pendant de longs mois, entrant en campagne au moment précis qu'elle avait choisi, n'a pas osé affronter mes pauvres territoriaux de l'Isonzo, comment, au bout d'un an, alors que nous nous battons avec les Russes, les Serbes et les Roumains, ils ont tout juste réussi à prendre Goritz, mais sans pouvoir réussir à en déboucher. Ces gens-là ne savent même plus donner un bon coup de poignard dans le dos. N'importe ; je traiterai avec eux sans la moindre animosité ; mais je le répète encore une fois, seulement avec le concours des autres puissances de l'Entente. C'est uniquement ainsi qu'on pourra aboutir, car c'est une pure ques-



LA CATHÉDRALE DE REIMS.— Vue prise avant l'incendie allumé par les obus allemands.

tion de parti politique et non pas d'intérêt général qui poussera le gouvernement italien actuel à faire échouer la paix. Ils ont refusé le *parecchio* de Giolitti et n'ont rien pu conquérir par les armes. La terreur qu'ils ont de Giolitti les empêche maintenant de compter leurs morts. Je me rends parfaitement aux raisons que tu me donnes pour ne pas attaquer en ce moment les Italiens ; j'attends le résultat de tes démarches et je garde en réserve une offensive soignée. Quant à eux, je le sais, ils vont attaquer incessamment le front de l'Isonzo. Au bout de vingt victoires successives, ils se retrouveront sur leur ligne de départ.

Là-dessus, la conversation prend fin. Les princes quittent l'Autriche la nuit même, accompagné par le comte Erdody jusqu'en Suisse.

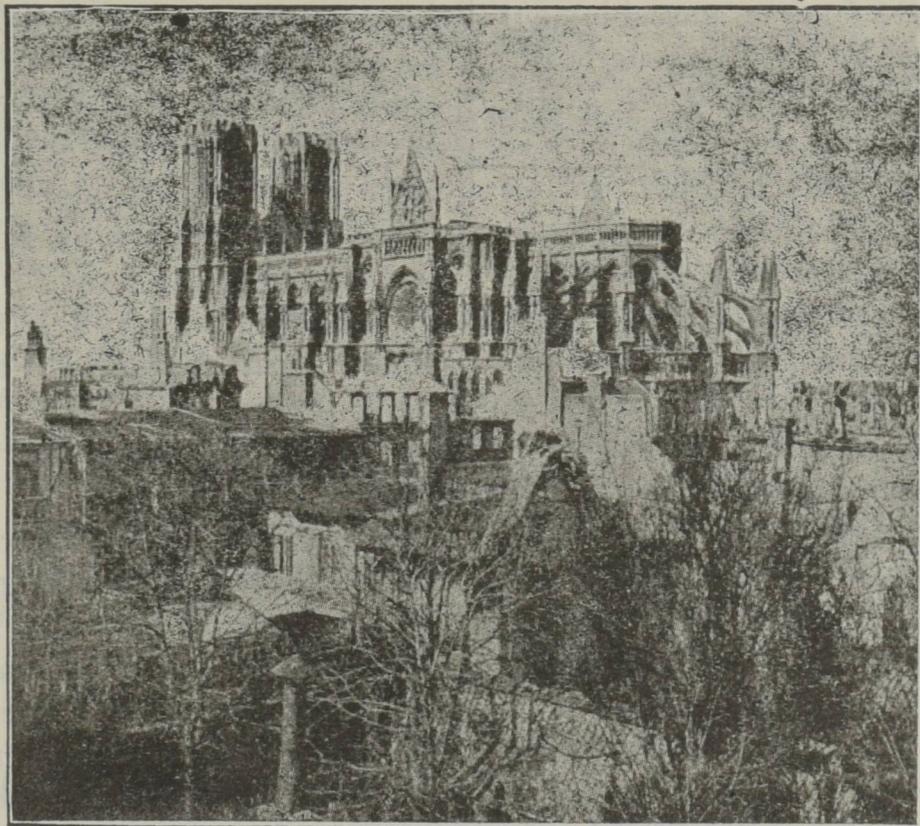
Prince SIXTE DE BOURBON.

La vocation de Benoit XV

Vers l'âge de douze ans, le jeune Giacomo vint trouver son père et lui déclara son désir d'être prêtre. Le marquis della Chiesa avait rêvé pour son fils une carrière de magistrature. "Nous avons le temps d'y penser répond-il. Prends d'abord ton doctorat en droit ; nous

en reparlerons alors". A vingt ans, il était docteur. Le même jour, il reprenait avec son père la conversation interrompue huit ans plus tôt. "Papa, je suis avocat. Je demande maintenant de pouvoir satisfaire mon désir." La famille venait de s'installer à Rome. Le jeune marquis fit ses études au collège Capranica, où avaient passé quelques années plus tôt des élèves qui s'appelaient Rampolla et Vincent Vannutelli et d'autres futurs cardinaux. Il fut ordonné prêtre à la fin de 1879, et entra alors à l'académie des Nobles ecclésiastiques. En 1882, il était attaché à la Secrétairerie d'État. Il y trouvait comme secrétaire des affaires extraordinaires Mgr Rampolla, qu'il suivait presque aussitôt comme secrétaire à la nonciature de Madrid.

Mgr della Chiesa ne devait plus se séparer du cardinal Rampolla qui, choisi en 1887 comme secrétaire d'État par Léon XIII, ramena avec lui son secrétaire. Jusqu'à la fin du pontificat, Mgr della Chiesa fut ainsi le collaborateur intime de tous les actes de Léon XIII et du cardinal Rampolla. On peut dire qu'il a travaillé à la rédaction, aux minutes de tous les grands documents de ce pontificat. La Providence le préparait à ses augustes destinées par une sorte de noviciat qui n'aurait pu être plus fécond.



LA CATHÉDRALE DE REIMS.— Vue prise après l'incendie.

Les idées d'une corneille

CONTE CANADIEN

(Ecrit pour "l'Apôtre")

IL y a bien des années de cela, j'étais alors toute petite, et je crois bien que ce beau jour de mai était le premier où, penchée sur le bord du nid familial, je contemplais autour de moi la terre canadienne. Au pied de l'arbre où demeuraient mes pères et mère, gisaient encore des débris de coquille de l'œuf que j'avais brisé en naissant, il y avait à peine quelques jours. C'est vous dire s'il y a longtemps de cela car je suis aujourd'hui plus que centenaire.

Ce jour-là donc, ma mère, une digne corneille sage et vigilante me disait en me montrant le vaste monde.

— Vois-tu petite, tout cela est notre domaine. Nous y vivons en paix et nous y revenons chaque printemps, ton père et moi, à cause de la tranquillité dont nous y jouissons. Aussi, crois-en l'expérience de ta mère ; aime ce pays et lorsque tu te mettras en ménage établie-toi par ici, de préférence aux abords des grandes cités où tu courras des dangers, où tu ne pourras élever à ta guise ta famille.

Ma mère était à cette époque, passablement âgée car elle avait vécu ici du temps de la domination française tandis que sa mère à elle, avait eu l'insigne honneur de se percher un jour sur la vergue de la Grande Hermine, un des navires de Jacques Cartier. Elle-même avait survolé les plaines d'Abraham lors de la fameuse bataille de Wolfe et de Montcalm et en avait conçu une horreur profonde pour les lieux habités par les hommes.

A mesure que je grandissais, elle me narrait ses souvenirs. Elle me montrait comment, grâce à nos ailes, nous pouvons nous transporter bien loin et jouir à l'aise des bienfaits de la Providence sans redouter les pièges et les engins de mort par où les hommes cherchent parfois à nous détruire.

Je suivis, plus tard les conseils de ma mère. Et longtemps je recherchai pour y faire mon nid, les solitudes des grands bois. Pourtant la vie y était dure et bien souvent mes enfants se plaignaient trouvant maigre la pitance que je

leur apportais. C'est que la forêt ne nous donnait pas grand chose. Les grands arbres où nous nichions nous fournissaient tout juste un abri ; à terre, pas une piste ; à peine, parfois les traces d'un chevreuil ou d'un caribou ; quelquefois aussi un chasseur ou quelque coureur des bois passait. Nous en avions peur tout d'abord, mais bien vite nous comprîmes que ce n'est pas à nous qu'il en voulait... Cependant il fallait se contenter de quelques bestioles où de menus fruits, ou encore voler chaque jour très très loin, et la vie me paraissait pénible.

Une année surtout, j'étais découragée. J'avais tenu encore à suivre à la lettre les conseils maternels et je m'étais établi en plein bois, assez au nord du St-Laurent. Mes petits à peine vêtus d'un léger duvet, mais doués d'un appétit robuste criaient sans cesse et ouvraient de larges becs tandis que je m'épuisais à courir au ravitaillement sans parvenir à satisfaire leur fringale.

J'étais découragée et j'attendais qu'ils fussent en état de voler pour émigrer vers une région plus hospitalière lorsqu'un incident se produisit qui modifia ma vie et mes idées. Comme je rentrais exténuée d'une longue et peu fructueuse excursion je trouvai les miens tout en émoi. Au pied de notre arbre une voiture venait d'arriver et plusieurs personnes avaient sauté à terre. L'homme un rude gars, charpenté en hercule, avait dételé les chevaux qui broutaient un peu plus loin. Il s'occupait à faire de sa voiture une sorte d'abri provisoire au moyen de planches et de toiles. La femme, douce et silencieuse mais alerte et sans cesse active, avait préparé un foyer, mis dessus un chaudron et déjà, dans la fumée qui montait vers nous, on percevait le fumet d'une bonne soupe. Quelques enfants allaient et venaient criant joyeusement, apportant des brindilles au foyer ou des baies sauvages qu'ils grignotaient.

Intriguées nous considérions les nouveaux venus qui ne semblaient guère se soucier de notre présence.

Bientôt, les premiers aménagements terminés, une cabane provisoire s'éleva, juste au-dessous de nous, adossée à notre arbre, puis le défrichement commença. Un matin, l'homme sa grande hache à l'épaule, sortit de chez lui. Près d'un grand arbre il s'arrêta, examina le géant de la forêt releva ses manches sur ses

bras nouveaux et levant sa cognée il attaqua le bois. C'était un hêtre immense dont le tronc s'érigait semblable à une colonne portant la voute de quelque temple prodigieux.

Chaque fois que le fer s'abattait, le vieil arbre semblait pousser un gémissement plaintif et douloureux, et les copeaux, comme des lambeaux de chair, s'envolaient formant au pied du tronc, comme un tapis blanc sur la mousse verte.

La blessure, au pied, s'élargissait de plus en plus ; enfin le grand hêtre oscilla légèrement, un craquement se fit entendre suivi d'un autre plus fort, pareil à un déchirement ; enfin dans un grand fracas de branches brisées le géant s'inclina et s'abattit ébranlant le sol.

Nous demeurions stupéfaits et j'étais inquiète me demandant si notre arbre n'allait pas avoir le même sort. Heureusement il resta debout soutenant la maisonnette tandis que plus au loin la trouée s'élargissait et qu'une tache de soleil se formait, chaque jour plus large. Petit à petit la terre apparut travaillée, retournée, ameublie et sur les mottes noirâtres au bord des sillons, les vermisseaux et les insectes surgirent nombreux nous amenant l'abondance. Même autour de la demeure des débris et des déchets d'accès facile nous permettaient de nous régaler sans effort.

Les colons occupés sans cesse à leur culture nous laissaient en paix et nous jouissions d'une prospérité depuis longtemps inconnue.

Au printemps suivant nous revînmes nicher au même lieu et plusieurs autres familles de défricheurs s'établirent au même lieu c'était l'avenir paisible assuré et j'en revins des recommandations maternelles.

Pourtant je songeai que ma mère parlait surtout des villes, mais que la terre n'est faite par Dieu pour produire que fécondée par le labeur de l'homme, que toutes les créatures sont solidaires dans l'œuvre divine et que chacune en travaillant pour elle-même collabore dans la mesure de ses aptitudes au bien commun.

Je me suis laissé dire que certaines sociétés humaines, pour n'avoir pas tenu compte de ces principes ont fait fausse route et couru à leur perte. Puissent-elles, profitant de l'expérience d'une pauvre corneille, jouir des bienfaits du Créateur. Puissent les hommes apprendre d'un modeste oiseau à demeurer au lieu de leur naissance, sans aller chercher dans les grandes

villes une abondance problématique, une vie trop facile pour n'être point dangereuse.

Ainsi coassa naguère une vieille corneille canadienne. Je crois qu'elle parla sagement.

LE VIEUX MÉNESTREL.

La patience d'un savant

Le savant **Firmin Abauzit**, qui vivait à Genève au XVIII^e siècle, était renommé par sa bonté et surtout par une patience à toute épreuve. On disait qu'il ne s'était jamais mis en colère, et la servante qui était auprès de lui, depuis trente ans, attestait le fait.

Certain jour, des voisins et des amis d'Abauzit s'avisèrent de mettre cette patience à l'essai, et ils promirent à la servante de lui donner une forte somme d'argent si elle parvenait à provoquer la colère de son maître. La vieille femme accepta la proposition, et sachant que le savant aimait à être bien couché, elle ne fit point son lit.

Le lendemain, son maître, qui avait mal dormi, ne manqua pas de l'interroger. Elle répondit qu'elle avait oublié de faire le lit. Le savant n'insista pas ; mais, ce jour-là, le lit ne fut point encore fait, et le lendemain matin Abauzit adressa très doucement à sa servante la même observation que la veille, mais aussi inutilement.

Enfin, le troisième jour, il lui dit :

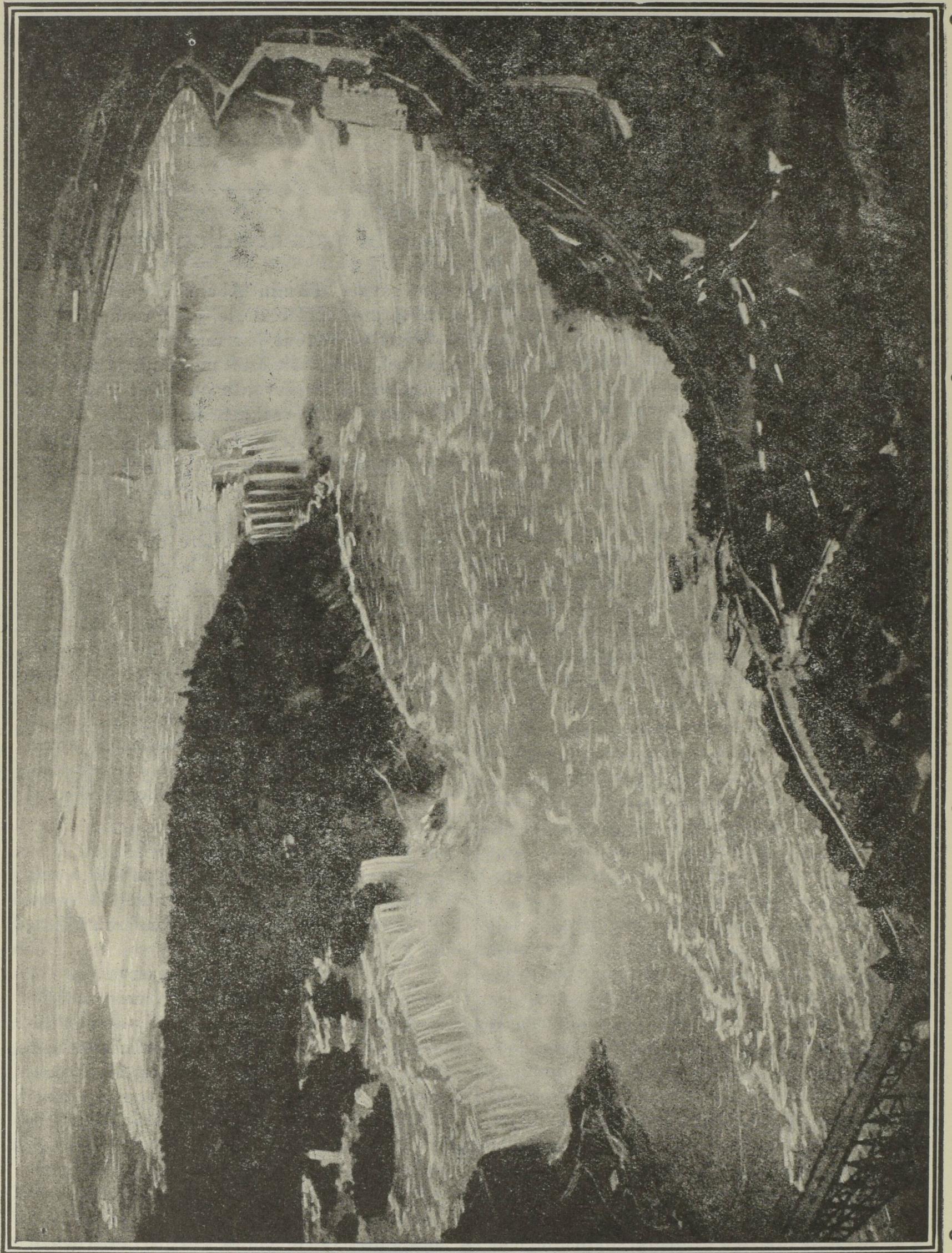
— Vous n'avez pas encore fait mon lit, peut-être est-ce à présent une besogne trop fatigante pour vous ? Peut-être êtes-vous souffrante, Zélie ?

— Non Monsieur, balbutia la servante.

— Vous ne voulez pas en convenir, mais je suis sûr que vous vous sentez fatiguée ; n'importe, il n'y a pas grand mal, on s'habitue à tout. Je suis accoutumé maintenant à coucher dans un lit pas fait. Ne vous en tourmentez pas, ma pauvre fille, ajouta-t-il en souriant avec bonté.

Alors Zélie, confondue par cette douceur, se jeta aux pieds de son maître, lui avoua tout et lui demanda pardon.

Les amis avaient perdu leur pari et Abauzit fut de nouveau bien couché.



LES CHUTES NIAGARA.— (*Vue prise à bord d'un aéroplane.*)

Aux liseuses de romans

La mort récente du regretté Père Lacasse, O. M. I., remet d'actualité les livres désopilants qu'il a publiés jadis pour la défense de l'Eglise et de la Religion. A l'intention de nos lectrices, nous extrayons d'une de ses Mines, cette page consacrée aux liseuses de romans.

POUR vous ôter le goût de lire ces folies de romans, je vais vous faire le roman de tous les romans passés, présents et futurs : les personnes changent, mais ce sont toujours les mêmes intrigues ; quelquefois la jeune fille qu'on célèbre est riche comme Crésus, d'autres fois elle est pauvre comme du sel, voilà toute la différence. C'est toujours une jeune fille "plus belle, oh ! que le jour" qui joue le rôle principal. Dans le livre, tout tourne autour d'elle — et je crois qu'elle tourne aussi — Prenons le côté ridicule de la question, ceci nous reposera un peu, avant d'en venir au côté sérieux. La fille porte toujours un nom en *a* ou en *ette* quand ce n'est pas Mina, c'est Minette. Le romancier la dépeint cent fois dans 20 pages ; ses yeux sont "des diamants qui brillent au milieu des ténèbres comme une chandelle dans un fanal" ; le matin ses joues sont rouges, le soir elles sont pâles — mais "d'un pâle si brillant que ceux qui la regardent prennent le mal de neige", "de grosses perles brillantes" tombent de ses yeux : un romancier qui oserait dire que les larmes de son héroïne ne sont pas des perles, ne peut faire imprimer son livre et doit se rétracter publiquement dans une revue. Le timbre de sa voix — car invariablement elle est trimbrée — fait frissonner les feuilles des arbres (elle a toujours soin de chanter quand il vente), elle a un port de reine, — comme je n'ai jamais vu de reine et ne puis vous dire ce que c'est ; — elle est douée "d'un riche caractère", mais quand on la trompe, elle devient terrible ; ses cheveux "nonchalamment" — c'est le mot chéri des romanciers — tombés sur ses épaules recouvertes d'une mouseline comme jamais il ne s'en est vu dans le monde, et comme il ne s'en verra jamais, deviennent hérissés et montent droit au plancher "d'en haut" ; ses yeux alors lancent des éclairs pas des éclairs comme vous en avez vus dans un orage, mais des éclairs faits exprès pour elle.

— Elle aime un jeune homme, mais ses parents s'opposent à son mariage ; un rival se présente ; ce dernier est bien riche — toujours couvert d'or de la tête aux pieds, il intrigue pour supplanter celui qui l'avait précédé ; ne pouvant réussir, il tâche de le perdre dans l'estime du monde en le faisant passer pour un faussaire ; mais chaque soir, "il mange de l'avoine", il continue ses insultes. Le premier se choque, propose un duel et se fait tuer par son rival, il meurt... non, il ne meurt pas, il était en léthargie, et un médecin venu on ne sait d'où, le "ressuscite" ; le ressuscité parvient à faire jeter en prison son ennemi qui se suicide de chagrin, puis il "part par le premier train" — c'est toujours le premier train — il va donc voir Mina et lui prouver qu'il est innocent des charges qui pesaient sur lui. Oh douleur ! un crêpe est sur la porte ; Mina, apprenant la mort de son amant, était morte d'amour ; — non, elle n'était pas morte, elle non plus, elle était en léthargie ; le fameux docteur arrive et déclare que c'est un cas d'amour rentré aussi dangereux qu'un cas de picote de même espèce ; l'apparence de la mort peut durer six heures ou six jours, vous n'avez que l'embaras du choix. Mina revient à la santé, mais, siècles futurs ! pourrez-vous le croire ! elle reste folle, elle si fine !! elle qui avait de l'esprit à vendre à toute l'Europe, et il lui en restait encore assez pour acheter l'Amérique — O vicissitude humaine !! Elle ne fait que dire des mots entrecoupés qui se terminent en *o*, car j'ai oublié de vous dire que tous les héros de romans ont des noms en *o* : Patto, Ramollo, Cocorico. La folle se promène dans sa chambre ; de temps à autre, elle lâche un cri... coco... coco... mais pas de coco ; il ne vient pas ; où est-il ? il est "dans le domaine du désespoir". Il est chez lui, ne sort plus, ne veut voir personne, son visage est abattu, son œil est "morne" — lui qui avait un si bel œil !! — De temps à autre, il frappe du pied, donne des coups de poing dans la cloison ; il maigrit à vue d'œil, demande la mort ; cependant une lueur d'espoir jaillit dans son cerveau.

Ce n'est pas en vain, car un beau jour, pendant que Mina se promenait dans sa chambre, ses yeux tombent sur *un* portrait ; elle sursaute sous l'impulsion d'un choc nerveux ; son regard s'illumine... elle est guérie. Elle part : "par le premier train" pour offrir sa main et sa fortune

à Cocorico. Elle arrive, frappe à la porte — non, je me trompe, presse un bouton d'or, monsieur Cocorico est-il ici ?

— Non, mademoiselle.

— Est-il loin, vite, vite, où est-il ?

— Hélas ! mademoiselle, on l'a conduit cette nuit à l'asile de la Longue-Pointe.

Le voilà fou à son tour ! et fou furieux ! celui dont le génie éclairait le soleil même, est en camisole dans le cachot, numéro neuf, de l'asile ; il crie, cherche à se rappeler un nom qu'il ne peut finir : Min... Minn... Minn... — Hélas ! la chatte de la maison est la seule qui répond à son appel.

Pendant ce temps, que fait Mina ! — Elle est au désespoir, fuit le monde, elle ne parle plus, ne dort plus, ne mange plus. Françoise a beau lui faire du pain doré, du sucre à la crème, elle plisse le bec et retombe dans sa rêverie. Elle va "seule et solitaire, comme la tourterelle délaissée", se promener dans les champs "à cette heure où tout porte à rêver : au moment où le soleil se couche et la lune se lève" — car tous les romans sont écrits le jour de la pleine lune.

Mais pendant qu'elle est à contempler le dernier rayon de soleil "qui dore les prés d'alentour et à attendre le lever de la lune qui viendra jeter ses reflets d'argent sur la verdoyante colline dont le sommet couvert de pommiers en fleurs jette un parfum qui enivre tout le monde à deux lieues à la ronde" ; respirons — voici que, tout-à-coup, — un bœuf, un gros, gros bœuf furieux — dans tous les romans il y a un bœuf furieux ou un cheval qui prend l'épouvante — un bœuf furieux donc voyant cette jeune fille oser mettre le pied sur son domaine, part en mugissant ; de ses pattes il creuse de profonds sillons dans le sol, de ses mugissements il fait trembler la terre — quand la terre tremble, mes chers amis, c'est le bœuf roman qui beugle quelque part. Mina le voit venir, la peur la prend, pour une fois dans sa vie, elle oublie son Coco : le bœuf fonce sur elle ; et de ses cornes — car c'est toujours un bœuf à cornes, jamais un "tocson", — qui s'emboîtent sous les bras de la jeune fille, il la soulève de terre où elle venait de perdre connaissance, et part avec une rapidité vertigineuse à travers les champs ; je n'ai jamais pu savoir exactement le nombre de barrières et de pagées de clôtures qu'il a enfoncées, avec Mina sur les cornes. Pauvre Mina ! dites-vous ; ne la plaignez pas, tout cela est

du mensonge, c'est de la folie, ça n'est jamais arrivé, l'auteur veut rire de vous. Pendant que le bœuf court et enfonce les barrières, revenons au jeune homme qui est sous les soins d'un aliéniste, médecin qui vient de découvrir un remède, le remède infallible dont lui seul a le secret. Cocorico guérit et part "par le premier train" pour aller trouver Mina.

Mais vous me dites, le bœuf court-il encore ? je n'en sais rien, il faut lire cinquante pages avant de revenir au bœuf qui, pendant ce temps-là brise tout sur son passage et porte "l'épouvante au milieu des populations consternées".

Cocorico cherche donc Mina ; il frappe à la porte ; pas de Mina ; il demande aux voisins qui répondent : elle est partie avec sa servante depuis plus d'un mois et personne ne sait où elle est allée ; elle avait l'air malade et était d'une "couleur rêveuse" — vous n'avez peut-être jamais vu cette couleur-là ? ni moi non plus ; mais un écrivain va vous dire ce que c'est : c'est une couleur de blanc d'Espagne, mêlée d'une légère teinte d'aurore mourante ; vous le savez maintenant. — Cocorico la croit partie pour aller prendre les eaux de mer à Tadoussac. Il part "par le premier train", arrive à la Rivière du Loup cinq minutes trop tard, le bateau vient de partir ; il se jette à la nage et on crie : "Un homme à l'eau ! un homme à l'eau !" l'ingénieur renverse la machine, et Cocorico saute sur le bateau. Arrivé à Tadoussac, point de Mina ; il la cherche pendant le mois d'août — cette année-là, le mois d'août dure un siècle. — Désespéré, exténué d'anxiété, il alla demander à l'air de la campagne un peu de réconfort ; un soir, — "seul et solitaire, il errait sans but dans un pré dont le foin vert parfumé, enivrait de son arôme tous les gens de la paroisse" ; un nuage s'élève à l'horizon, le temps d'obscurcit, de gros nuages menaçants rasant la cime des arbres, mais il ne voit rien, tant il est absorbé dans ses rêveries ; tout-à-coup un bruit sinistre se fait entendre : il lève la vue et aperçoit un bœuf, aux naseaux fumants et tout en écume (il y avait de quoi). Juste ciel ! Qu'a-t-il entre les cornes ? Un coup de pistolet retentit dans les airs, la balle meurtrière traverse le cœur du bœuf. Cocorico dégage les habits de la fille des cornes de l'animal, lui parle ; la jeune demoiselle est sans connaissance — on pourrait l'être à moins. Il

y a comme de juste une source d'eau froide tout près, le jeune homme lave Mina qui ouvre de grands yeux, un éclair jaillit au milieu du nuage, un cri épouvantable sort de chaque poitrine : Mina... Cocorico... Cocorico... Coco.. Mina... Minn... Ils venaient de se reconnaître. Après plusieurs petits points, l'auteur ajoute : Fin, ce qui veut dire que c'est tout ; pourquoi ne met-il pas Fou, il me semble que ça vaudrait mieux.

Mes chers amis, vous avez la substance de tous les romans dans les lignes qu'on vient de lire, excepté que quelquefois ça finit d'une manière tragique, par exemple, Cocorico, au lieu de percer le cœur du bœuf tue Mina, par maladresse ; en reconnaissant son erreur, il se flambe la cervelle, et des trois personnages, le bœuf est le seul qui survive.

Et dire que tout cela n'est que mensonges !

Faisons une réflexion : Que de fois les jeunes filles qui m'entendent ont fui la compagnie d'un homme qui raconte ses prouesses ; une fois à New-York, il a fait ceci, une autre fois il a vu cela à Londres, tandis que vous savez que ce sont de purs mensonges. Que cet homme est assommant, dit-on ; si vous êtes sages, mademoiselle, vous direz : que cet auteur est assommant ! et jamais vous ne lirez de romans d'amour, où vous ne voyez pas que les personnages aient été à la messe ou à confesse. Celles qui lisent ces livres, sont des têtes légères, qui se créent dans leur imagination un monde idéal, ce qui les rendra malheureuses en ce monde et... en l'autre. Sainte Thérèse, dans une vision, a aperçu dans l'enfer la place qu'elle devait occuper si elle eût continué à lire des romans.

Il faut aussi choisir les feuilletons des journaux ; il y en a qui publient de très mauvais feuilletons, et l'on voit des jeunes filles, qui ont la prétention d'être pieuses, se repaître de cette nourriture malsaine.

Mes chers amis, vous me permettrez d'adresser un mot au jeune commis-voyageur qui est venu causer avec nous ce soir. Jeune commis, je vous crois brave chrétien, et n'allez pas suivre l'exemple de quelques-uns — seulement quelques-uns, du moins j'ose l'espérer — de vos confrères qui ont laissé jusque dans nos campagnes les plus reculées, de mauvais livres. En prêchant des retraites, nous avons à brûler des livres souvent bien infâmes ; on croit s'ex-

cuser en disant : ce n'est pas à moi, c'est un commis-voyageur qui avait emporté ce volume pour tuer le temps et il me l'a prêté. Si ceci n'était arrivé qu'une fois, je n'en parlerais pas.

Parents chrétiens qui m'entendez, vous êtes obligés, sous peine de damnation, de veiller à ce que vos enfants n'introduisent aucun mauvais livres dans votre maison, et si un journal publie un mauvais feuilleton, sachez que c'est un mauvais livre. Pour être jeté en enfer, il n'est pas nécessaire de manquer à tous les commandements : "Celui qui est coupable en un point, est coupable de toute la loi", dit l'apôtre saint Jacques.

(Une Nouvelle Mine : Le prêtre et ses détracteurs.)

Vaine leçon bolcheviste

L'autre jour, à la campagne, un bolchevik s'efforçait d'expliquer à un paysan ce que c'est que le régime socialiste :

— Tu as deux canards, lui dit-il, tu en donnes un et tu gardes l'autre. Tu as compris ?

— Oui, répond le paysan, en tirant une bouffée de sa pipe.

— Tu as deux vaches. Tu en donnes une et tu gardes l'autre.

— Oui.

— Tu as deux poules. Tu en donnes une et tu gardes l'autre.

— Oui.

— Tu as deux cochons. Tu en donnes un et tu gardes l'autre.

— Ah ! non ! par exemple ! Cela ne fait point mon compte !

— Comment ! reprend le bolchevik. Puisque tu as compris pour les canards, pour les vaches et pour les poules, pourquoi ne veux-tu pas comprendre pour les cochons ?

— J'allons vous dire, répond le paysan. C'est que j'avons point de canards, point de vaches, et point de poules. Mais j'avons des cochons !

Le bolchevik, découragé, n'a pas insisté et a repris le train...

Le christianisme et la littérature française au XVIIe siècle

RACINE a un autre idéal de la tragédie, et cependant cet idéal ne pouvait être conçu comme celui de Corneille, qu'à la lumière du christianisme, et par un esprit ayant appris de ses maîtres chrétiens que l'âme humaine, vrai théâtre des grands drames, était à elle-même la source la plus féconde de ses tourments quand elle s'abandonnait à ses passions aussi insatiables que variées.

Elevé par les solitaires de Port-Royal, il avait entendu expliquer avec une sombre complaisance les misères de l'homme, les conséquences de sa chute originelle, la puissance terrible des passions déchaînées. Les pages éloquentes de Pascal reviennent sans cesse sur ce fond de misère que l'homme porte en lui. Et le sensible et doux Racine, avec sa langue harmonieuse, nous a présenté toutes les variétés des grands passionnés, de ceux qui, livrés à leur amour et à leur haine, étendent sans cesse la blessure de leur âme et font pitié à force de souffrir.

Andromaque est une Sévigné par la tendresse de son cœur maternel, par l'inépuisable douleur qui la torture à la seule pensée d'être séparée de son fils. Iphigénie est une chrétienne dans sa soumission résignée aux volontés de son père ; elle est digne d'être comptée au nombre des nouvelles catholiques, instruites et dirigées par Fénelon.

Nous regrettons que Racine, entraîné par la mode du théâtre de son temps et par son culte pour les Grecs, ait gardé ces noms et ces sujets anciens. Mais pouvons-nous nous en plaindre beaucoup ? A force d'art, son génie très chrétien nous a donné, sous ces noms grecs, des héros humains dont les sentiments sont tout imprégnés de christianisme. Ils sont Français, ils sont de toutes nations parce qu'ils ont l'âme baptisée par le christianisme.

Le christianisme, en présentant l'homme tel qu'il est, libre, grand par son origine, par sa fin qui est Dieu, par sa volonté dont la force

s'accroît de toutes les puissances de la grâce, en a fait un héros de tragédie idéale, capable de soutenir les luttes les plus violentes avec un calme céleste, et, par là, capable à la fois d'émouvoir profondément les spectateurs et en même temps de les porter au sommet de l'admiration.

Le héros chrétien, c'est l'homme pétri de faiblesses, entouré d'ennemis, rongé de passions et de souffrances, et cependant, avec sa seule volonté fortifiée par la grâce intérieure, capable de tout dominer et de tout vaincre pour s'élever au dévouement absolu, à la vertu idéale : Polyeucte, Saint-Genest, Esther, Joad.

La plus belle pièce de notre théâtre, même de l'aveu des mécréants — de Voltaire, quand il oublie ses rancunes ; de Sainte-Beuve quand il s'abandonne à son goût littéraire, — ce sont les plus religieuses : *Athalie* et *Polyeucte*.

La première est un résumé, en drame eschyléen, de la doctrine sur la théocratie juive : Dieu gouvernant son peuple avec une puissance absolue, lui promettant des biens temporels, mettant au cœur de cette race juive l'amour des richesses, la faisant exclusive, entêtée.

Quelle austère bonté dans cette chute d'*Athalie* et de Mathan devant la faiblesse d'un enfant, héritier des destinées d'un peuple et guidé par un prêtre dont la force vient de Dieu !

Athalie est au théâtre la répétition de ce qu'a chanté Milton : les puissances de l'enfer sont précipitées par les vertus du paradis. C'est le drame précurseur de l'aube de la grâce, précurseur du Rédempteur.

Polyeucte est le drame de la grâce elle-même le changement du terrestre au céleste, de la faiblesse en force, de l'humain en divin. C'est la manifestation éblouissante de la foi et de la charité, entraînant après elle dans l'amour ceux pour qui elles prient. C'est le catholicisme dans sa beauté ; c'est, en raccourci, la vertu du Calvaire, Jésus-Christ priant et expirant pour ses bourreaux, ouvrant le ciel et y entraînant les hommes. *Polyeucte*, c'est le triomphe de la charité, de la charité en action, de la charité parfaite et pour Dieu et pour le prochain. C'est, pour le spectateur, la vision idéale de ces grands drames des martyrs qui ont fondé nos Églises. Il nous semble voir dans l'amphithéâtre de Carthage, dans la belle lumière d'Afrique, les martyrs (Les Perpétue et les Félicité) quittant leur corps mortel, revêtant l'im-

mortalité et entraînant après eux une église de fidèles.

La douleur chrétienne est résignée ; elle domine les instincts de l'animal qui, laissé à lui-même, s'échapperait en cris, en contorsions physiques. Cette douleur, d'autant plus profonde qu'elle est plus contenue, ne supporterait pas les exclamations déchirantes d'un Philoctète, torturé par les accès de ses souffrances physiques ; elle rejeterait les appels sauvages des Euménides, aboyant comme des chiennes à la poursuite d'Oreste.

Nos tragiques du XVII^e siècle ont exprimé les douleurs et les tortures morales les plus violentes ; ils ne les ont pas fait éclater dans des mouvements extérieurs, contraires à la réserve chrétienne.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle, où l'esprit du christianisme n'anime plus nos lettres, que Diderot prêchera le retour aux cris de nature, exprimés sur le théâtre, comme dans la réalité, par des sons inarticulés.

On a souvent parlé de la réserve presque prude des Grecs, dans l'expression de tout ce qui était laideur ou violence. Cependant, Sophocle, le poète grec le plus réservé, a exposé aux regards un Œdipe tout sanglant, les yeux arrachés, s'abandonnant aux convulsions de la douleur. Nos classiques du XVII^e siècle n'auraient pas osé donner ce spectacle un peu répugnant à leur auditoire chrétien. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que notre théâtre reviendra à l'exposé réaliste des douleurs physiques dans toute leur crudité.

* * *

Le christianisme a donné à La Fontaine lui-même quelques-unes de ses meilleures inspirations.

La Fontaine, cette chose légère, papillon du Parnasse, qui vole de fleur en fleur, et quelquefois sur celles qui poussent en des jardins défendus, qui s'amuse, le plus souvent, dans ses fables, à tourner en petites comédies nos défauts et nos misères morales, qui batifole avec ses bêtes comme avec des enfants égoïstes, est quelquefois touché par le souffle de la pitié, telle que ne la connurent pas les fabulistes de l'antiquité, mais telle que le christianisme seul pouvait l'inspirer. Il trouve alors des accents qui rappellent Pascal.

C'est un ton de commisération profonde pour la douleur humaine, prise dans les conditions les plus humbles. Voyez ce pauvre bûcheron qui, à l'orée d'un bois,

Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Tâchant de regagner sa chaumine enfumée.

Il n'en peut plus " d'efforts et de douleur, il met bas son fagot... Il appelle la mort... " Il revoit toute sa vie de souffrances depuis qu'il est au monde : sa femme, ses enfants qui vivent de son travail ; les impôts, les créanciers, la corvée, qui l'épuisent. Il n'en peut plus, et il fait pitié à La Fontaine. Il fait pitié à ses lecteurs. Où est le poète léger de la cigale et du corbeau ? Il y a des larmes dans ses vers et même des sanglots, tels que n'en ont pas connu les fabulistes grecs ou romains, Esope ou Phèdre

Ailleurs, le *Bonhomme* s'élève jusqu'à la philosophie de l'histoire, philosophie éloquente et tout imprégnée de christianisme. Voici le *Paysan du Danube*, à la barbe touffue, velu comme un ours, encore comme un ours mal léché, avec ses sourcils épais, son regard de travers, son nez tortu et ses grosses lèvres : sous son sayon de poil de chèvre se cache un cœur très chaud pour le bonheur de l'humanité. Il est plutôt élève de saint Paul que de Marc-Aurèle. Il parle comme l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*. Il invoque d'abord la Divinité. Il regarde l'avarice romaine comme l'instrument de la vengeance divine contre les forfaits des peuples opprimés. Mais les nations sont lasses de travailler pour ceux dont les actions font horreur à la Divinité et dont les exemples de mollesse et de vice menacent de corrompre l'univers. Le monde n'en peut plus des injustices et des violences des Romains : il va s'effondrer.

Esope et Phèdre, qui avaient été esclaves et avaient vécu au milieu des peuples asservis par la force brutale des barbares ou des Romains, n'eurent jamais ces accents de pitié profonde pour ceux qui souffrent. C'est que, pour eux n'avait pas lui la lumière du christianisme qui attendrit le cœur humain sans l'amollir.

Le discours de Jésus-Christ sur la montagne a son écho dans l'âme la plus distraite du XVII^e siècle, dans l'âme de La Fontaine. Notre poète léger oublie ses cigognes et ses renards quand se dressent devant lui non plus des

ridicules, mais de grandes douleurs : misères humaines des individus, comme le *Bûcheron* ; souffrances publiques, comme dans le *Paysan du Danube*.

Alors, sa voix se hausse jusqu'à la plus mâle éloquence politique et religieuse. Lui, le poète du rire gaulois, il s'abandonne à la pitié la plus touchante devant le malheur. Il devient même hardi pour plaider la cause de Fouquet en disgrâce. Il écrit pour Louis XIV ce beau vers où respandit la vertu la plus sublime du christianisme :

La plus belle victoire est de vaincre son cœur !

* * *

Au XVIIIe siècle, le christianisme a marqué son influence jusque dans la composition et la langue des grands écrivains.

La doctrine catholique prêche le respect de la vérité, qui est le Verbe de Dieu manifesté aux hommes, comme dit Bossuet. Aussi l'Église a-t-elle toujours veillé avec un soin jaloux sur ceux qui, dans son sein, sont les dispensateurs officiels de cette vérité ; les prédicateurs. Bossuet compare la chaire à l'Eucharistie, et il dit qu'elles sont toutes deux la manifestation du Verbe de Dieu.

C'est pourquoi, selon les principes catholiques, l'écrivain et l'orateur, le poète lui-même, doivent respecter la vérité, l'exposer dans son intégrité, ne lui donner que les ornements qui la font mieux voir, éviter ceux qui la surchargent, qui la déguisent ou qui détournent sur eux l'attention, ce qui serait pour le catholique une sorte de sacrilège.

Ces principes, sans cesse prêchés dans leur rhétorique sacrée par les Bossuet et les Fénelon, appliqués par tous les écrivains catholiques qu'anime le souci de la vérité chrétienne, les Pascal, les Nicole, les Malebranche, se sont imposés à l'ensemble des auteurs du XVIIIe siècle. Ces auteurs ne parlent que du vrai, comme Malherbe et Boileau ; ils font la guerre à tout ce qui s'en écarte ; écoutez Molière et La Bruyère. A cette époque, la sincérité veut que l'écrivain, qui se flatte d'être honnête homme, ne prenne la plume que s'il a quelque vérité à faire connaître, qu'il se taise quand il n'a rien d'important à dire.

La littérature du XVIIIe siècle a donc pour premier objet l'idée. Or, les idées, même les plus simples, ont entre elles un enchaînement logique qu'il faut suivre pour leur donner toute

leur force et tout leur éclat. Aussi les écrivains du XVIIIe siècle ont un ordre admirable que ne connaissaient point ceux du XVIIe.

On se promène dans leurs ouvrages comme dans les allées du parc de Versailles, tracées par Le Nôtre. La lumière circule partout. Selon le mot de Fénelon, les discours sont des propositions bien ordonnées dont chaque membre se développe en ligne droite. Du centre, on aperçoit jusqu'aux extrémités. Les œuvres les plus légères ont cet ordre logique où les idées, appelées les unes par les autres, empruntent de l'éclat et de la beauté à celles qui les avoisinent et n'ont toute leur valeur qu'à la fin de l'ouvrage.

Cet art de la composition simple, harmonieuse, fondée sur la logique, se retrouve et dans les discours de Bourdaloue et dans les pièces de Racine, et dans les fables même de La Fontaine.

Au XIXe siècle, notre littérature est souvent fondée uniquement sur l'imagination et le sentiment, les deux facultés du désordre, celle dont la marche est la plus capricieuse, le plus difficile à suivre.

Aussi les œuvres de notre siècle présentent souvent un aspect embrouillé ; l'esprit a peine à s'orienter dans les fantaisies luxuriantes du théâtre de Victor Hugo ou dans les mouvements saccadés de ses *Contemplations*. La poésie qu'il composa à Villequier, après la mort de sa fille, est assurément fort belle. Mais la lecture ne peut suivre les mouvements sans cesse changeants et quelquefois contraires de ses strophes.

Au XVIIIe siècle, Racine mettait de l'ordre et de la logique jusque dans les accents prophétiques de Joad. On peut remarquer que, de toutes les pièces de Lamartine, la plus ordonnée, la mieux composée, dans la façon logique du XVIIIe siècle, est peut-être celle où le sentiment chrétien est le plus juste, le plus conforme à la doctrine catholique : *Le Crucifix*.

* * *

Les mots eux-mêmes devaient se ressentir du fond de la littérature.

Quand il s'agit d'exprimer avec scrupule une idée dans sa justesse, la clarté avec laquelle on la voit et on veut la faire voir appelle naturellement un mot juste, précis, enfin le mot qui est fait pour cette idée et qui n'a point de

synonyme. De là un vocabulaire simple, naturel, d'où rayonne une extrême clarté.

Dans notre siècle, à mesure que notre littérature s'éloigne de l'expression des idées pour se renfermer dans le rendu des imaginations et des sensations, elle abandonne le souci du mot juste, simple, net. Outre que l'émotion n'a pas une façon aussi précise pour s'exprimer dans le langage, que l'idée elle-même, son vrai signe étant le geste, elle est naturellement portée à forcer son expression pour se faire mieux comprendre. Les déchirements du cœur, comme ses joies, se traduisent difficilement par le langage ; de là la recherche des termes les plus forts, les plus violents, qui, en passant dans notre langue littéraire s'y acclimatent, y deviennent habituels et lui font perdre l'air calme, religieux et de bonne société qu'elle avait au XVIIe siècle.

Oui, la langue elle-même, dans ses mots, avait, au siècle de Louis XIV, une mesure, une réserve et une justesse de bon ton qu'elle n'a plus. On pensait alors dans le calme des idées et on les exprimait avec une justesse qui tenait du scrupule religieux.

De nos jours, trop souvent, nos littérateurs se donnent des sensations plus ou moins artificielles au spectacle des choses de la nature et des actions des hommes, et ils les rendent dans le langage le plus violent qu'ils peuvent pour attirer les regards et produire l'émotion elle-même chez leurs lecteurs.

Donnons quelques exemples. Au XVIIe siècle, on était *touché* de la beauté d'un objet aujourd'hui, on est *frappé*. On était *ému* ; aujourd'hui, on est *émotionné*. On parlait des *actions*, on parle des *agissements*. On *frappait* son ennemi, on l'*érein*te. On était *étonné* : on *tressaille* ou on *tombe de stupéfaction*.

A côté du dictionnaire de l'Académie, fait surtout pour fixer les mots justes des idées, d'après le premier dessein du XVIIe siècle, on pourrait en composer un, presque aussi gros, des termes et des expressions de plus en plus bizarres dont se servent nos écrivains, plus ou moins impressionnistes, pour traduire leurs sensations.

* * *

Depuis le XVIIe siècle, il semble qu'il y ait eu rupture en France entre la littérature et le christianisme. Au XVIIIe, les littérateurs de

profession restent dans le déisme, dans le ciel d'un dieu impassible, éloigné du monde et sourd à la prière, quand ils ne tournent pas leur esprit sceptique à l'attaque des vérités de l'Évangile. De Voltaire à Rousseau et à Diderot, nous n'entendons que des voix de mécréants ; la foi chrétienne n'anime plus les écrits.

Le romantisme a réagi en partie contre ce froid scepticisme. Beaucoup d'écrivains rangés sous son drapeau ont chanté les beautés extérieures du christianisme ; quelques-uns ont puisé leur poésie dans les grandeurs de la religion. Mais la plupart se sont arrêtés aux portes de l'église : ils ne se sont pas agenouillés, émus et suppliants, devant l'autel où réside Jésus-Christ.

Le plus grand prosateur, et peut-être le plus grand poète en prose de notre siècle, Chateaubriand, dans l'*Itinéraire*, qui est son chef-d'œuvre, après avoir décrit avec un éclat incomparable l'Orient, Jérusalem et les lieux sanctifiés par le Christ, reste sans émotion quand il a pénétré dans l'église du Saint-Sépulcre. La foi pratique du chrétien ne le met pas à genoux devant son Dieu.

Depuis le romantisme, il nous est venu, je ne sais d'où, d'Allemagne encore peut-être et en particulier de Wagner, par infiltrations plus ou moins lentes, des idées nouvelles qui étaient plutôt des besoins d'émotions et de sensations religieuses. De là, depuis trente ans, un art, une littérature qui veulent jouir de tous les sentiments religieux que peut éprouver une âme, ballotée entre la triste réalité des misères de ce monde et les célestes visions d'un ciel idéal.

Il y a toute une légion de littérateurs et d'artistes peintres et musiciens à notre époque, qui, pressentant que la religion, dans ses cloîtres comme dans l'asile des âmes les plus simples, renferme des beautés admirables à voir, très douces à goûter, se sont mis en demeure de les exprimer et de les donner au public. Les parfums les plus suaves du mystérieux ont tenté leur art indiscret comme nos peintres essayent, à force d'habileté, de ressusciter les préraphaélites, les romanciers et les poètes essayent de traduire les états d'âme des chrétiens les plus mystiques.

Illusion d'artistes ! Leurs œuvres, bien que fort habiles n'expriment point le vrai christianisme. Elles restent profanes. Elles sont mêmes sensuelles, par conséquent tout l'oppo-

sé du christianisme, de celui qui anime les écrivains chrétiens du XVII^e siècle.

* * *

Quand nous voulons rajeunir nos sentiments, récréer notre cœur fatigué par les tristesses présentes, nous nous tournons vers notre enfance, vers la mère qui en souriant, a formé peu à peu ce cœur et lui apprend à aimer ce qui est aimable, Dieu et sa religion, le bien et la vertu. Pour rajeunir notre esprit, retournons aussi à ceux qui l'ont formé et qui lui ont appris à bien penser, c'est-à-dire aux auteurs du XVII^e siècle, à nos grands classiques.

De loin, ils nous apparaissent peut-être un peu austères, graves dans la majesté de leur langage. Peut-être aussi l'effort que nous a coûté leur étude pèse-t-il encore sur notre jugement. En nous instruisant, ils ont exercé nos forces par le travail.

Depuis que notre esprit s'est émancipé de leur tutelle, tout un autre monde littéraire s'est révélé à lui, plus éclatant, plus séduisant au premier abord.

Le XVIII^e siècle nous est apparu étincelant d'esprit, mordant, fin dans le récit, joli et enrubanné dans le conte et l'idylle. Mais défiez-vous ; Voltaire lui donne le ton. Ce siècle n'a point de cœur parce qu'il n'a point de christianisme.

Les élèves eux-mêmes de Rousseau, qui proclament, avec une éloquence emphatique, les droits de l'homme en vantant la restauration de la nature sur les ruines de la société, sont des égoïstes mal élevés : ils éteignent l'amour du prochain en exaltant les droits de l'individu, sans lui parler de ses devoirs.

Le XIX^e siècle surtout, dans l'infinie variété de ses écoles littéraires, est capable de vous séduire : sa littérature de caméléon, qui change de couleur plus souvent qu'à chaque génération, vous assaille par toutes les portes de l'imagination et de la sensibilité. Elle prend les procédés de la peinture avec les plus brillants des romantiques ; elle s'inspire des procédés de la musique avec les plus raffinés de nos Parnassiens. De nos jours, elle se fait photographe. Elle se sert de tout, excepté de la raison, pour produire sur son lecteur un effet violent. Quelquefois même, elle sort de l'art en reproduisant tels qu'ils sont dans la réalité,

les caquetages sans apprêts de la vie de club ou de salon.

Retournons aux classiques qui ont formé notre goût. Eux seuls peuvent l'empêcher de périr.

Après l'agitation fébrile que nous cause la littérature contemporaine, ils nous donneront le recueillement intérieur, une paix religieuse très douce à goûter et très profitable pour notre esprit.

C'est le premier effet du commerce avec des écrivains qui nous entretiennent presque toujours des choses de l'âme. Ils mettront de la sagesse dans nos jugements parce qu'ils leur donneront comme fondement la raison, qui est la faculté de l'ordre et du bon sens. Ils nous inspireront des sentiments humains, en tenant nos regards presque constamment fixés sur le mélange de misères et de grandeurs qui composent l'humanité, et en ne nous laissant jamais oublier que, sous cette appareil de faiblesse et de vanités, l'homme porte en lui une royauté divine digne d'exiter la pitié.

En un mot, ils nous apprendront à juger avec la raison et non avec le caprice, à régler nos actions selon la saine morale, parce que leurs principales œuvres sont, dans notre littérature, et peut-être parmi toutes les littératures, l'expression la plus parfaite des grandes vérités morales, vues et goûtées par l'âme d'écrivains catholiques.

Mgr H. PASQUIER

Prélat de la Maison de Sa Sainteté,

UNE DIFFÉRENCE

Mme la duchesse du Maine demanda un jour à des gens d'esprit qui s'assemblaient chez elle :

— Quelle différence y a-t-il entre moi et un pendule ?

Comme on était embarrassé pour répondre, Fontenelle entra. La même question lui fut faite par la duchesse, et il répondait sur le champ :

— La pendule marque les heures, et Votre Altesse les fait oublier.

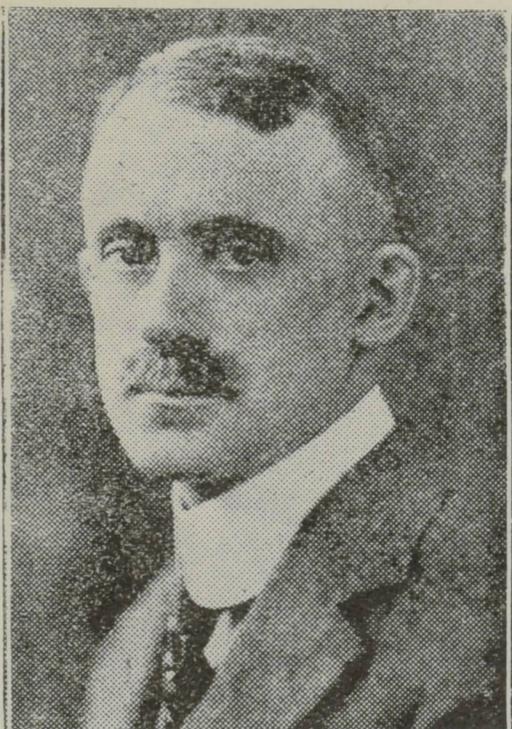
EPHEMERIDES CANADIENNES

MARS 1921

1 — Une dépêche d'Ottawa mande que M. Samuel Genest a donné sa démission comme président de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario. L'honorable sénateur N.-A. Belcourt devient, pour la deuxième fois, président de cette association patriotique.

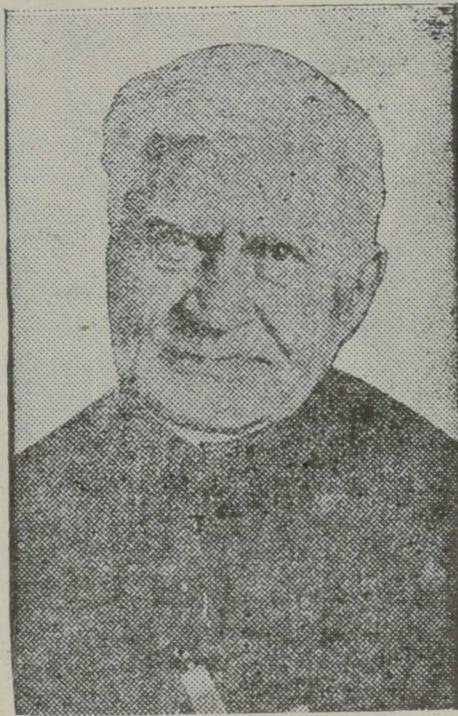
— Les membres de la nouvelle Commission des Liqueurs, en rapport avec la loi que vient de passer le Gouvernement de Québec, viennent d'être nommés. Ce sont l'honorable G.-A. Simard, président; l'honorable juge Carroll, vice-président; sir William Stevert, gérant général de la Banque de Montréal; M. Nap. Drouin, président de la maison Drouin & Frères, de la "Rock City Tobacco"; et ancien maire de Québec; M. A.-L. Caron, ancien président de la Maison Caron & Frères, de Montréal.

— Au Collège de Gravelbourg, Saskatchewan décède le R. P. Zacharie Lacasse, O.M.I. à l'âge de 76 ans. Le défunt était bien connu dans toute notre région, et il a publié des ouvrages qui ont fait passer des moments délicieux à de nombreuses générations d'écoliers.



M. ADRIEN BEAUDRY

le nouveau président de la Commission des Services Publics.



Le R. Père DAMASE DANDURAND,
O.M.I., qui a célébré le 23 mars
dernier le 102e anniversaire
de sa naissance.

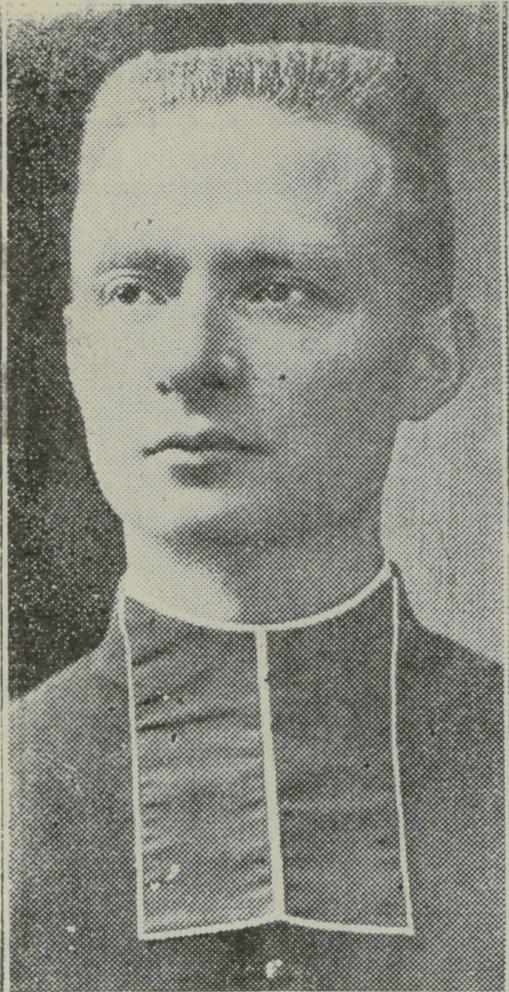
— La Corporation archiépiscopale d'Ottawa vient d'acquérir, au prix de \$54,000., l'immeuble du Monument National d'Ottawa. On lui prête l'intention d'en faire une salle paroissiale.

2 — La population du "plus grand Winnipeg" d'après l'annuaire-statistique de 1921, est de 282,818, soit une augmentation de 10,860, en un an, ce qui était encore sans précédent pour Winnipeg.

3 — M. Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, donne une conférence à Lévis, dans la salle du Collège, sur "la presse catholique, arme de défense sociale."

— Une motion recommandant l'enseignement du français dans les différents cycles scolaires au Manitoba, est rejetée, à une énorme majorité, par le congrès annuel des Commissaires d'écoles de cette province, en session à Winnipeg.

— La Législature de Québec a adopté en principe, et met à l'étude en comité plénier de la Chambre, la loi proposée par l'honorable J.-E. Perrault, pour instaurer un nouveau



M. l'abbé THELLIER de PONCHEVILLE

régime plus efficace de colonisation systématique en notre province.

5 — Pour la première fois depuis le mois d'août 1914, un consul allemand revient s'installer à Montréal, dans la personne de M. L. Kempff. Il reçoit le plus cordial accueil de la part de ses co-nationaux locaux.

— La Chambre des députés de notre Législature adopte la loi proposée par l'honorable M. Caron, ministre de l'Agriculture, pour la fondation d'écoles moyennes d'agriculture.

— On annonce, de Cobalt, Ontario, que la "Mining Corporation of Canada", la plus puissante compagnie opérant en cette région, vient de suspendre son exploitation, à cause du prix trop bas de l'argent et de l'impossibilité d'opérer avec profit.

9 — La Société du Parler français au Canada donne sa séance annuelle dans la salle des Promotions de l'Université Laval avec le gracieux concours de la Société Symphonique de Québec. Des discours sont prononcés par M. l'abbé Adolphe Garneau, président de la Société du P. F. ; M. Gaillard de Champris, professeur à l'École normale supérieure, et M. l'abbé Monbourquette, curé d'Arichat, Cap-Breton.

10 — A Ottawa, décède l'honorable sénateur Adam-B. Crosby, de Halifax. La disparition du sénateur Crosby porte à huit le nombre de sièges vacants au Sénat canadien.

12 — L'honorable W.-F.-A. Turgeon, procureur-général de la Saskatchewan, vient d'être nommé juge à la Cour d'Appel de cette province.

14 — La valeur totale du commerce canadien pour les onze mois de l'année fiscale finissant le 28 février s'élève à \$2,288,618,471., soit \$178,059,967 de plus que l'an passé.

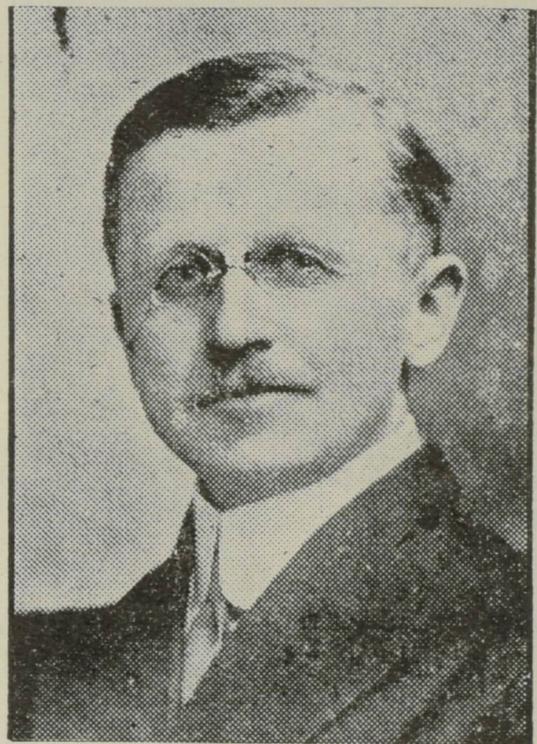
— Une statue de sir Georges-Étienne Cartier, don de la province de Québec, sera installée à l'hôtel du Parlement du Manitoba, annonce le premier-ministre Norris.

16 — M. J.-H. Fortier, gérant de la maison P.-T. Legaré est choisi comme président de notre Chambre de Commerce, en remplacement de M. J.-T. Ross.

17 — Sir Herbert Ames, représentant la division St-Antoine, de Montréal, aux Communes, vient de donner sa démission. Il se consacrera entièrement à ses devoirs d'avisur-financier de la Ligue des Nations.

— L'honorable M. Reid, ministre fédéral des Chemins de fer, donne l'état financier des chemins de fer nationaux pour l'année fiscale qui vient de s'écouler. Le déficit est de \$70,000,000.

19 — La deuxième session de la quinzième législature de Québec a été prorogée aujourd'hui à midi, après avoir duré dix semaines.



M. le Dr E. MIVILLE-DÉCHÊNE,
le nouveau chevalier de l'Ordre de
Saint-Grégoire le Grand.

— M. Adrien Beaudry, C.R., député de Verchères à la Législature de Québec, est assermenté comme président de la Commission des Services publics, en remplacement de feu le colonel Hibbard.

21 — On vient d'inaugurer une nouvelle chaire à l'Université de Montréal, celle des langues allemande, espagnole et italienne. C'est M. l'abbé Henri Jasmin qui en sera le titulaire.

22 — La Commission des Chemins de fer de la Chambre des Communes approuve le bill soumis par le "Quebec Central", pour se faire autoriser à prolonger sa voie jusqu'à Québec, en se servant du pont de Québec.

23 — Le R. Père Damase Dandurand, O.M.I. célèbre, aujourd'hui même, le 102^e anniversaire de sa naissance.

— Le ministre du Travail, à Ottawa, M. le sénateur Robertson, fait un accueil plutôt froid aux délégués des Unions ouvrières catholiques de la province de Québec. Il leur reproche de nouveau de risquer de soulever, dans le monde du travail canadien, des discordes de race et de religion, en s'organisant sur le terrain confessionnel. L'aumônier-général, M. l'abbé M. Fortin, répond vigoureusement au spécieux grief du Ministre, le blâme de ne point faire comme les gouvernements d'Europe, qui reconnaissent également, au point de vue des revendications, de la représentation et des droits ouvriers, les syndicats confessionnels, les syndicats neutres et les syndicats socialistes.

24 — Mme Ralph Smith, l'unique femme député, à la Législature de la Colombie-Anglaisse, vient de prêter serment comme ministre sans portefeuille, dans le cabinet de cette province.

28 — Son Éminence le cardinal Bégin, accompagné de Mgr Eug. Laflamme, curé de la

basilique de Québec, et de son secrétaire M. l'abbé Alphonse Gagnon, part pour Baltimore où il assistera, le 31 mars, aux funérailles du regretté cardinal Gibbons, décédé le 24 mars courant.

— Sous la présidence de l'honorable L.-A. Taschereau, premier-ministre de la province, M. l'abbé Thellier de Poncheville donne une conférence au Monument National, de Montréal. "La France et le Vatican" tel a été le sujet traité par le célèbre prédicateur.

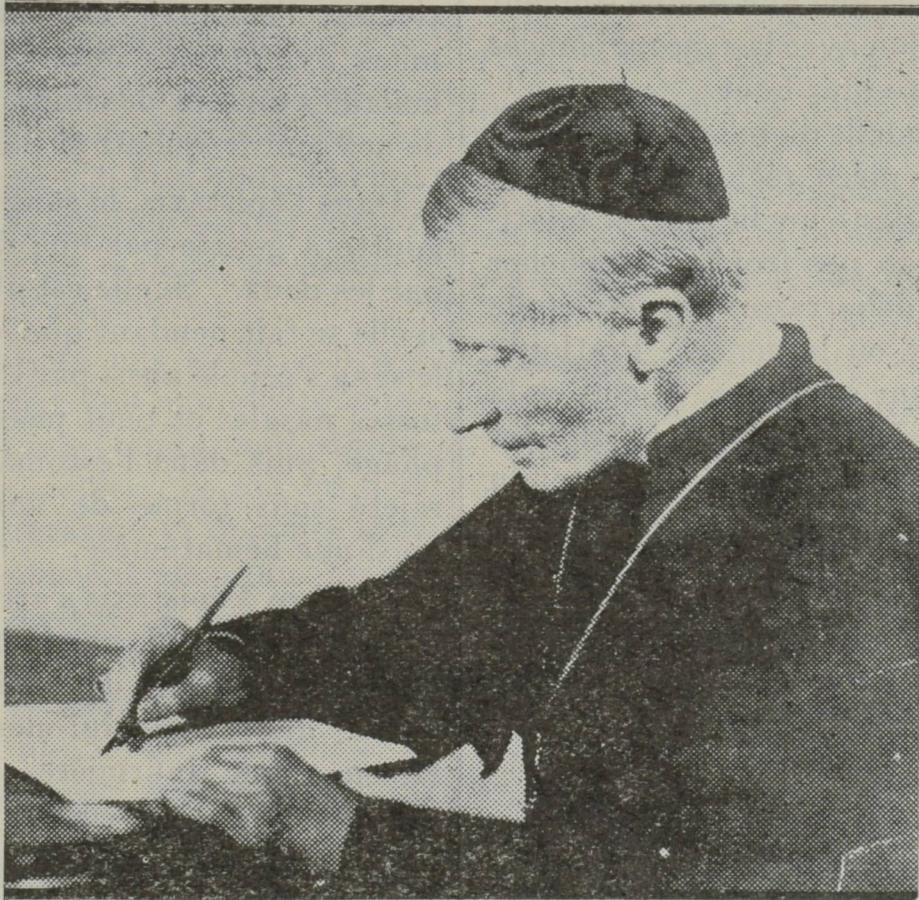
29 — La débacle s'est faite, ces jours derniers, sur presque toutes nos rivières et sur le fleuve St-Laurent. L'arrivée du "Lady Grey" à Montréal, aujourd'hui même, annonce l'ouverture de la navigation entre cette dernière ville et l'océan.

— S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal confie aux RR. PP. Capucins le "Sanctuaire de la Réparation" à la Pointe-aux-Trembles.

— Le Dr E. M.-Déchéne, sous-ministre des Terres et Forêts, à Québec, vient d'être créé par Sa Sainteté Benoît XV, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

31 — D'après les prévisions des experts, la récolte du sucre d'érable sera, ce printemps, bien inférieure à celle de l'année dernière.

—Le Comité des Finances du Conseil de Ville de Québec ratifie la nomination des cinq commissaires qui seront les directeurs de l'Exposition de Québec. Ce sont : Son Honneur le maire de Québec, M. Jos Samson, pour la ville ; M. Antonio Grenier, pour le Ministère de l'Agriculture ; M. Joseph Savard, pour l'Association des Marchands détailliers ; M. J. Art. Marier, pour la Chambre de Commerce et l'Association des Manufacturiers ; M. Frank Byrne, pour le Syndicat des Éleveurs.



S. E. le CARDINAL GIBBONS.



Gauseries Scientifiques



Soins à donner dans les affections médicales les plus fréquentes

COUP DE CHALEUR

L'EXCÈS de la chaleur détermine parfois des accidents analogues à ceux que nous avons déjà décrits, accidents sérieux, mortels même, qu'il faut savoir combattre par des soins appropriés.

C'est un malaise général avec gêne respiratoire, accélération du pouls, puis tendances syncopales ou même syncope complète. Mais la coloration de la face augmente au lieu de disparaître : le visage est rouge violacé, d'où le nom de *syncope bleue* que l'on donne souvent à cet état par opposition avec la *syncope blanche* que nous avons décrite plus haut.

Il faut abriter le malade du soleil au plus tôt, ou l'emporter de la pièce réchauffé où il se trouvait ; le placer dans un lieu aéré, relativement frais, mais non pas froid ; le coucher horizontalement et le débarrasser des vêtements qui peuvent le serrer ou le gêner. Pratiquer des lotions fraîches sur le visage, le cou et la poitrine. Si le malade peut boire, lui donner une infusion légère de thé ou du café étendu d'eau, *tiède*. Le laisser ensuite reposer le plus tranquillement possible.

Ceci pour les cas légers ; si la syncope se produit, la traiter comme une syncope ordinaire.

HÉMORRAGIES

Nous n'envisageons ici que les hémorragies qui se produisent au cours des affections médicales : *épistaxis* ou saignement de nez, *hémoptysie* ou crachement de sang, *hématémèse* ou vomissement de sang, enfin hémorragies intestinales et hémorragies internes.

Ces diverses hémorragies, surtout lorsqu'elles sont abondantes, nécessitent des soins immédiats qu'une bonne infirmière doit savoir

donner en attendant l'arrivée du médecin. La conduite à tenir varie selon la nature de l'hémorragie.

L'*épistaxis* (de *epi*, sur, et *stexein*, tomber goutte à goutte) ou saignement de la muqueuse nasale est la plus fréquente de toutes les hémorragies et ordinairement la moins grave. Elle est très commune pendant l'enfance et à l'âge de la puberté ; le plus léger traumatisme peut donner lieu à un saignement de nez souvent assez intense ; mais une lésion locale, ulcération de la cloison produite ou entretenue par la déplorable habitude qu'ont trop d'enfants d'introduire les doigts dans leurs narines, détermine le plus souvent l'*épistaxis* ; un effort, une émotion vive peuvent, en augmentant brusquement la pression sanguine, causer la rupture de l'un des petits vaisseaux de la muqueuse nasale ; dans les maladies infectieuses, l'*épistaxis* est souvent l'un des premiers symptômes observés ; enfin, dans les maladies du foie, des reins, etc., les saignements de nez sont fréquents et parfois abondants.

Dans l'*épistaxis*, le sang coule ordinairement goutte à goutte par une des narines rarement par les deux. Si elle est abondante, et surtout si elle se fait pendant que le malade est couché, le sang s'écoule aussi par l'orifice postérieur des fosses nasales et peut passer de là dans l'œsophage, puis dans l'estomac, d'où il peut être rejeté sous forme de vomissement simulant ainsi une *hématémèse*.

Nombre d'*épistaxis* s'arrêtent spontanément, mais il en est qui, par leur abondance ou leur durée, nécessitent des soins actifs, les uns à la portée du malade lui-même, et à plus forte raison d'une infirmière, les autres exigeant l'intervention du médecin.

Les premiers sont nombreux, mais encore faut-il savoir choisir. Il faut s'abstenir tout d'abord d'employer les recettes populaires : applications de clés sur la nuque, de glace autour du cou ; aspirations d'eau froide, etc. ; rejeter absolument l'emploi du perchlorure de fer, dont l'action coagulante est à peu près nulle et qui est caustique.

Le procédé que l'on doit mettre en œuvre tout d'abord est le suivant : comprimer fortement pendant plusieurs minutes l'aile du nez contre la cloison, du côté qui saigne ; c'est en effet 90 fois sur 100 un petit vaisseau de la cloison qui saigne.

Si cela ne suffit pas, on peut introduire dans la narine un tampon d'ouate, gros comme une noisette, imbibé d'eau oxigénée ou d'une solution d'antypyrine que l'on pourra préparer immédiatement en faisant dissoudre le contenu de deux cachets d'antypyrine de 0 gr. 50 dans une cuillerée à café d'eau.

Si ces procédés échouent, il faut alors immobiliser le malade, l'empêcher de se moucher trop fort pour éviter de détacher les caillots en voie de formation, et attendre l'arrivée du médecin, qui pratiquera, selon qu'il le jugera utile, soit un tamponnement antérieur, soit un tamponnement antéropostérieur.

L'hémoptysie est le rejet par la bouche de sang venu des voies aériennes, bronches et poumons. Elle se montre le plus souvent dans la tuberculose pulmonaire à ses diverses périodes et dans les maladies du cœur.

Une hémoptysie de quelque importance impressionne vivement le malade qui en est atteint et son entourage ; il faut tout d'abord les rassurer, calmer une agitation qui ne pourrait être que préjudiciable au malade, et prendre aussitôt les dispositions suivantes :

Le malade sera d'abord mis au lit, s'il n'y est déjà, et devra garder une immobilité complète. Il sera assis, et non étendu, confortablement appuyé sur des oreillers, ce qui lui permettra de tousser, de cracher et de boire sans efforts ; il restera également ainsi plus facilement immobile. Le malade ne devra se lever ni pour uriner ni pour aller à la selle. Il gardera le silence et retiendra sa toux le plus possible... Il faut apprendre au malade à discipliner la toux de façon à ne tousser que pour expectorer ; on peut modérer sa toux en respirant profondément par le nez et non par la bouche.

Les crachements sanglants devront être recueillis dans un crachoir ou dans un récipient en tenant lieu ; ils seront conservés pour être montrés au médecin, qui pourra ainsi mieux apprécier l'importance de l'hémoptysie et les fera analyser s'il y a lieu. Les crachats seront

soigneusement désinfectés, car ils renferment souvent des microbes très virulents.

La chambre sera largement aérée et peu chauffée : ne pas dépasser 58° à 62°.

Tant que l'hémoptysie durera, le malade prendra qu'une alimentation légère, liquide ou semi-liquide, par petites quantités : boissons fraîches, lait coupé d'eau, gelées.

Si l'hémoptysie est très abondante, on peut faire de la compression à la base des quatre membres avec des bandes de flanelle assez serrées pour entraver la circulation veineuse, mais non la circulation artérielle.

Enfin, on peut appliquer une vessie remplie de glace sur le foyer pulmonaire présumé

Disons à ce propos comment se pratique les applications de glace, si fréquemment employées en thérapeutique.

La glace est divisée avec un poinçon en fragments gros comme des noix et placée dans une vessie spéciale en caoutchouc, dite vessie à glace, de forme et de dimensions variables, suivant la région où l'on veut l'appliquer. On remplit la vessie aux deux tiers.

On la met en place ensuite, en prenant soin d'interposer entre elle et la peau du malade une flanelle mince pliée en double. Il faut surveiller de temps à autre la peau, de manière à éviter un refroidissement trop intense, qui pourrait amener la production d'escarres. La peau rosit sous l'action du froid, mais si l'on voyait apparaître une ou plusieurs petites marbrures cendrées ou violacées, il faudrait ajouter une nouvelle épaisseur de flanelle.

Il faut que la vessie renferme toujours de la glace ; il est donc indispensable de la remplir à nouveau dès que la glace qui s'y trouvait est fondue.

Enfin, il faut veiller à ce que le malade ne se refroidisse pas, et pour cela placer des boules d'eau chaude aux pieds et le long du corps.

L'hématémèse est le rejet par vomissement d'une certaine quantité de sang, soit rouge, soit un peu brunâtre. Dans la majorité des cas, l'hématémèse est due à une lésion ulcéreuse de l'estomac (ulcère rond de l'estomac, gastrite ulcéreuse des typhiques, des urémiques, etc.).

Le malade sera mis au repos absolu, couché horizontalement ; au besoin même, si l'hémorragie est très abondante et si le malade a des tendances à la syncope, il sera mis en position déclive, la tête basse.

Toute alimentation sera supprimée ; on permettra seulement l'ingestion de quelques fragments de glace alimentaire ou plutôt d'une cuillerée à café d'eau glacée toutes les demi-heures, qui calmera mieux la soif du malade.

Il est utile d'appliquer une vessie de glace sur le creux de l'estomac.

Les *hémorragies intestinales* se reconnaissent à l'inspection des selles : tantôt on y voit du sang rouge, rutillant, non mêlé aux matières, ce qui est l'indice d'un court séjour dans l'intestin, et doit faire penser que l'hémorragie s'est produite dans les parties inférieures de l'intestin ; tantôt le sang est noirâtre, mélangé aux matières qui ressemblent à de la poix, à du marc de café ; cet aspect, que l'on désigne sous le nom de *melæna* (de *malaina nosos*, maladie noire), est caractéristique d'une hémorragie provenant des parties supérieures de l'intestin ou de l'estomac. (Dans ce dernier cas, il y aura eu quelques heures auparavant hématomèse.)

Il faut bien savoir que lorsque l'on observe du *melæna*, il y a déjà longtemps (douze à vingt-quatre heures) que le sang s'est épanché dans l'intestin. Il est assez difficile de reconnaître l'hémorragie intestinale au moment même où elle se produit : ce n'est que dans le cas où cette hémorragie est très abondante qu'elle donne lieu à des signes particuliers que l'on désigne sous le nom de signes d'*hémorragie interne*. Ce sont la chute brusque de la température, l'extrême pâleur du malade, la petitesse de son pouls, l'apparition de sueurs froides.

Si on observe ces signes, surtout au cours d'une fièvre typhoïde, il faudra aussitôt donner aux malades les soins suivants : repos absolu dans le décubitus dorsal ; suppression de toute médication et de toute alimentation ; cesser les bains s'ils avaient été prescrits ; ne donner au malade que de très petites quantités d'eau ou de lait glacé ; appliquer sur le ventre des compresses d'eau très froide fréquemment renouvelées ou une large vessie de glace, avec toutes les précautions indiquées précédemment.

Les mêmes soins devront être donnés lorsque l'on constatera la présence de sang dans les selles, de *melæna*, en attendant que le médecin ait vu le malade et décidé de la conduite à tenir ultérieurement.

Dr LE SOURD

Extrait du Cours de l'Institut catholique de Paris, donné au Dispensaire Saint-Augustin,

29, rue de la Santé, Paris, et publié par *La Maiscn*.

Nos forces hydrauliques du St-Maurice

Un des plus grands centres industriels de la Province de Québec est la vallée du St-Maurice. Les deux facteurs principaux qui ont contribué au développement de cette région sont : 1° des pouvoirs d'eau très considérables, et 2° des forêts très riches en bois de pulpe et autres.

Le St-Maurice, qui se jette dans le St-Laurent aux Trois-Rivières, a 367 milles de long et reçoit les eaux d'un territoire de 17,000 milles carrés, territoire en grande partie encore couvert de bois.

Quatre villes prospères sont situées sur les rives du St-Maurice : Trois-Rivières, Shawinigan, Grand-Mère et La Tuque. Ces deux dernières sont presque exclusivement des villes "pulpières". Les autres, en outre des pulperies, sont aussi le centre d'industries très prospères.

Cette région est sans contredit la rivale de la région des Chutes Niagara au point de vue de l'étendue et de la diversité des industries qui s'y sont établies à la suite de l'utilisation des pouvoirs hydrauliques.

Les chutes, à Shawinigan et à Grand-Mère, ont été exploitées et pour créer de nouvelles forces hydrauliques le gouvernement de cette province, a réglé le débit de cette rivière en construisant un immense barrage aux Chutes "La loutre". Ce barrage a 1,646, pieds de long. Au sommet il a une épaisseur de 20 pieds et de 72 à sa base. Sa plus grande hauteur est de 90 pieds.

La construction de ce barrage, commença en septembre 1916, et il est utilisé depuis deux ans. Ce barrage est à 220 milles de Shawinigan et l'eau de ce barrage prend de 10 à 12 jours pour atteindre Shawinigan. Ce barrage produit une force motrice de plus de 50,000 chevaux vapeur.

On dit que le réservoir de "La loutre" est le second réservoir du monde. (le premier est le réservoir Gatun), mais il est le plus grand pour la

régulation du débit d'eau d'une rivière. Voici la liste des principaux réservoirs dans le monde avec leur capacité :

Réservoirs	Hauteur du barrage	Capacité en pieds cubes
Gatun	135	183, 000, 000, 000
" La loutre "	90	160, 000, 000, 000
Assouan	141	78, 000, 000, 000
Roosevelt	276	52, 000, 000, 000
Northfinder	215	45, 000, 000, 000
Shoeshone	328	20, 000, 000, 000

L'épuration des eaux des chaudières

Les chaudières destinées à la production de la vapeur ne peuvent pas recevoir n'importe quelle eau. La plupart du temps, les eaux tiennent en dissolution des sels qui se déposent, quand le liquide s'évapore, sur les parois du récipient et finissent par former des croûtes épaisses dont la présence est une grande gêne. En particulier, dans les chaudières à tubes d'eau, ces dépôts nuisent toujours aux échanges de température ; dans le cas de tubes aplatis (chaudières instantanées), ils provoquent des obstructions complètes qui peuvent occasionner de graves accidents.

Pour éviter les incrustations, on a eu recours à l'introduction de matières solides qui frottent les parois et détachent automatiquement les dépôts ; à des substances qui se combinent aux sels contenus dans l'eau et forment un composé boueux non adhérent ; enfin, dans certaines installations fixes, on commence par distiller l'eau avant de l'introduire dans la chaudière. Mais pour les chaudières mobiles (locomotives), on se contente de conserver les tubes en laiton, où les incrustations sont moins adhérentes, et de gratter plus souvent les dépôts ainsi formés.

A côté des sels en suspension, l'eau contient encore des gaz dissous dont l'action nuisible sur les parois a été mise en lumière par l'expérience de ces dernières années. En soumettant pendant quelque temps à l'action d'eaux diver-

ses portées à l'ébullition des éprouvettes de tôle, on reconnaît que le métal est d'autant plus attaqué que l'eau en expérience contient plus de gaz occlus. Il suffit parfois de quelques heures pour que l'éprouvette soit complètement recouverte de rouille.

La corrosion du métal est principalement due à l'oxygène et à l'anhydride carbonique que les eaux contiennent couramment. Les eaux de condensation, l'eau distillée qui sont exemptes de gaz, absorbent rapidement l'oxygène et l'anhydride carbonique de l'air si elles ne sont pas immédiatement utilisées.

Les gaz occlus dans l'eau attaquent le métal des chaudières en l'oxydant, c'est-à-dire en produisant de la rouille, de sorte que, en supprimant les sels qui recouvrent les parois d'un dépôt protecteur, on facilite la destruction du métal.

Il faut donc éliminer, non seulement les sels provocateurs de dépôts nuisibles aux échanges thermiques, mais aussi les gaz responsables de l'oxydation. Cette dernière épuration est facile : il suffit d'agiter l'eau dans son parcours et d'aspirer les gaz qui se dégagent. On peut encore, si on le préfère, mettre dans la chaudière des plaques de fer déployé. L'oxygène se porte sur ces plaques, qu'il corrode, et l'eau devient inactive et n'attaque pas les parois des tubes. Au sortir de la chaudière, l'eau traverse un filtre à sable qui retient les particules d'oxyde de fer en suspension.

Quant à l'eau distillée ou à l'eau de condensation, on doit la maintenir constamment dans des réservoirs clos, sous une couche d'un gaz inerte, d'azote notamment, pour éviter tout contact avec l'air extérieur.

Ces précautions apportent un surcroît de dépenses peu considérable et qui, dans les grandes installations, est largement compensée par l'économie réalisée sur le remplacement bien moins fréquent et la diminution des nettoyages des chaudières

PENSÉE

Mon Dieu . . .
 Donne au malade la santé
 Au mendiant le pain qu'il pleure,
 A l'orphelin une demeure,
 Au prisonnier la liberté.

LAMARTINE

Les traverses de chemins de fer

L'ENSEMBLE des réseaux français de chemins de fer consomme annuellement environ six millions de traverses en bois.

La plus grande partie de ces traverses était autrefois injectée à la créosote, antiseptique extrait du goudron de bois, qui préserve efficacement le bois des traverses, pendant dix à vingt ans, de l'attaque des champignons et moisissures.

La créosote manquant, les compagnies de chemins de fer se sont rabattues sur d'autres antiseptiques. Celui qui est en vogue maintenant est le fluorure de sodium.

Son pouvoir antiseptique n'est pas douteux à la dose de 1 pour 100, il tue sûrement les moisissures ; or, on a soin de l'injecter dans les traverses à la concentration d'au moins 2 pour 100.

Fort beau. Mais y reste-t-il ? La direction des chemins de fer de l'État a eu un doute et a chargé MM. Devaux et Bouygues de mettre à l'étude ce problème industriel, dont l'importance saute aux yeux, car, si l'injection au fluorure, comparée à l'injection à la créosote, n'assure aux traverses qu'une durée deux ou trois fois moindre, il faudra compter, en France, sur une consommation annuelle de 12 à 18 millions de traverses, au lieu de 6 millions : cela représente une dépense supplémentaire d'une centaine de millions de francs par an.

Nantis de leur mandat, nos deux ingénieurs sont allés voir les lots de traverses sortant de l'usine ; il y en avait à Saint-Mariens (Gironde) et dans l'arrondissement de Caen, plus de 25,000, en pin, chêne et hêtre, qui attendaient à l'air libre, depuis quelques mois, un an ou deux ans au maximum, le moment de leur emploi. Or, un grand nombre de ces traverses neuves, récemment injectées en fluorure, y étaient envahies, non seulement par des moisissures, mais aussi par des champignons supérieurs, ceux-là mêmes qui provoquent la destruction du bois, reconnaissables à l'existence de cordons ou de lames, et même de chapeau, le tout bien vivant. Rien d'étonnant à cela, car le bois, lavé par les intempéries,

était désinjecté, même en profondeur, et ne contenait plus, à beaucoup près, la dose suffisante de fluorure.

A Villenave-d'Ornon, près de Bordeaux, des traverses en pin et en chêne injectées au fluorure en 1916 ou 1917 sont en place ; or, depuis moins de quatre ans, dans toutes les parties en contact avec le sol, ces traverses ont subi une pourriture prématurée, qui a pénétré à l'intérieur du bois, quoique les parties de la traverse qui ne sont pas en contact avec le sol apparaissent encore saines.

En définitive, le fluorure de sodium, antiseptique réel, ne vaut rien pour les traverses et les bois soumis aux intempéries, parce que l'eau l'emporte rapidement et laisse le bois sans défense.

Pour remplacer l'ivoire artificielle

Avec la caséine du lait, rendue insoluble, on fabrique le galalithe (pierre de lait) qui s'est substitué au celluloïd pour beaucoup d'usages, et qui présente sur lui le sérieux avantage d'être ininflammable.

Pendant la guerre, en Allemagne, on réserva le lait et la caséine aux emplois alimentaires. La fabrication du galalithe étant impossible, on s'ingénia à rechercher d'autres matières plastiques pour remplacer cet ivoire artificiel, et l'attention des chimistes allemands se porta sur la levure de brasserie.

Traitée par le formol et séchée, la levure de bière se transforme en une poudre rappelant par son aspect la corne rapée, et qui se moule aisément à chaud. Le traitement par le formol peut se faire avant ou après la dessiccation ; mais celle-ci est de rigueur. Il importe également que la compression soit énergique et que le chauffage soit poussé aux environs de 100°. On peut additionner à la matière une certaine quantité d'albumine ou de gélatine.

La nouvelle matière plastique porte le nom d'ernolithe. Elle a été essayée avec succès en Angleterre et en France. M. P. Petit, directeur de l'école de brasserie de Nancy, dit qu'on s'en est servi pour fabriquer par moulage des clichés de gravures typographiques qui ont très bien supporté des tirages de 25,000 exemplaires.

Coin de l'Ouvrier

Les associations non catholiques

TOUS nos lecteurs connaissent la lettre publiée par la Congrégation du Saint-Office au sujet de la Y. M. C. A. Si nous y revenons aujourd'hui, c'est afin de signaler les principes généraux qui ont motivé la mise en garde contre cette association et peuvent s'appliquer à d'autres. Tel est en effet l'un des bienfaits ordinaires des lettres et des discours de Rome. Ils contiennent des exposés de doctrine dont la portée dépasse souvent le but immédiatement visé.

Ainsi cette lettre ne nomme que la Y. M. C. A. Mais que d'autres associations elle atteint du même coup ! Car nombreux, surtout dans les pays mixtes comme le nôtre, sont les groupements qui s'occupent d'assurer "la culture intellectuelle et morale", mais "en dehors et indépendamment de toute religion et confession". La grande raison, derrière laquelle on s'abrite habituellement, c'est qu'il ne faut pas diviser ceux qu'unissent les mêmes intérêts, professionnels, politiques, artistiques, etc.

Le cas des unions ouvrières neutres est bien typique. On y veut former des "travailleurs conscients". C'est là où l'on acquiert "une mentalité sociale", où se façonnent "des âmes syndicales". Et cependant toute religion en est bannie. Qui en parle se voit frappé d'amende. Mais il s'y débat des questions sur lesquelles l'Église catholique a son mot à dire, des questions qui touchent à la morale, et relèvent d'un enseignement doctrinal. Peu importe ! La règle est inflexible. Et c'est ainsi que ces associations contiennent un vrai danger pour leurs membres, qu'"elles les détournent, suivant les paroles mêmes du document romain, du magistère de l'Église, constitué par Dieu flambeau de la vérité, et les incitent à ne demander chacun

qu'à sa propre conscience et donc au foyer étroit de la raison humaine, la lumière qui doit les guider".

N'avons-nous pas entendu, un jour, dans une discussion assez serrée entre un membre d'une association catholique et un autre d'une association neutre, ce dernier, pressé par son contradicteur qui lui demandait la raison ultime de telle théorie qu'il défendait, s'écrier : "C'est moi qui le dis ! Ça suffit !"

Propre conscience !... Foyer étroit de la raison humaine ! Le Saint-Office a bien mis le doigt sur la plaie profonde que creuse en des âmes, même catholiques, l'esprit des associations dénoncées. Esprit d'autant plus dangereux qu'il trouve chez un grand nombre un terrain propice à son développement. Fils d'un siècle orgueilleux et fier de ses conquêtes, les hommes d'aujourd'hui désirent marcher sans joug, en toute liberté. Ceux même qui reconnaissent les directions de l'Église tendent trop souvent à les diminuer, à les restreindre aux choses purement religieuses. Ils voudraient surtout leur fermer les domaines professionnels, politiques, patriotiques.

Erreur funeste et contre laquelle une réaction énergique est nécessaire. Encore un coup, Rome a indiqué le péril. Sa sagesse a jeté le cri d'alarme opportun. A notre foi de l'entendre et d'y conformer nos actes !

[*La Vie nouvelle*]

UN MIROIR

Au dortoir de l'abbaye de Longuay, au bas d'un tableau représentant une personne devant un miroir, on lisait cette curieuse inscription :

*Qui bien se mire, bien se voit ;
Qui bien se voit, bien se connaît ;
Qui bien se connaît, peu se prise ;
Qui peu se prise, très sage est.*

Ceux qui se placent devant un miroir feraient bien de se rappeler et de s'appliquer cette maxime de haute sagesse.

La question sociale

C'EST le printemps. Les automobiles longtemps prisonniers dans leurs noirs garages se pavanent sur les boulevards déblayés. Ils vont au soleil, brillent, ronflent, roulent moelleusement et majestueusement. " Quel luxe ! Et dire que la vie est chère ! "

Sous ma fenêtre, la rue est encore encombrée d'une croûte de neige et de glace. Les chevaux titubent dans les ornières, les voitures caracolent dans les trous, exécutent des rétablissements d'équilibre prodigieux.

Survient un ronflement haletant, saccadé, un grondement rageur de bête furieuse. C'est une luxueuse limousine fourvoyée par mégarde. Elle bondit, saute, danse, s'écroule dans les fondrières comme une barque désemparée sur les flots.

Soudain les roues motrices s'engouffrent lourdement dans un trou profond. Voilà le char embourbé. Le chauffeur descend, jure, remonte au volant, applique les engrenages ; rien n'y fait. L'ornière se creuse davantage sous les roues qui, sans avancer, tournent dans leur alvéole de glace.

Les badauds se rassemblent ; un cercle d'enfants curieux et amusés entoure la voiture. Voici un gars aux habits depuis longtemps défraîchis qui passe, une pelle sur l'épaule, s'arrête un instant, étudie le problème. Il doit y avoir moyen d'en sortir !... Et sous les yeux du chauffeur, bedonnant et cossu propriétaire de la voiture, il se met à dégager les roues.

De ma fenêtre, je le voyais bêcher la glace, jeter la neige ; le gros monsieur allumait un havane, et très hautain, très poseur, très détaché, le regardait.

Il travaillait le petit, travaillait, s'arrêtait, recommençait, s'épuisait. Le chauffeur lui prit la pelle des mains, donna deux coups, puis rejeta dédaigneusement l'outil.

Un lourd camion passa. Le cheval fatigué d'une pénible journée de courses sentait l'écurie et se hâtait.

L'automobiliste héla le cocher, lui demandant son secours. L'homme s'y prêta avec politesse et empressement. Il déroula un câble, amarra l'auto, prit son fouet et fouetta. La bête laboura le glacis de ses sabots, glissa, tomba, fit

si bien que la lourde machine se trouva dégagée.

Et je me disais : va-t-il payer de sa peine le brave camionneur ? On donne bien un pourboire au garçon d'hôtel et au nègre d'un train. Va-t-il au moins lui offrir un cigare, lui dire un cordial merci ? Point du tout. Ce propriétaire de limousine détacha le câble de sa machine, en jeta l'extrémité dans le camion, puis se mit au volant, joua des pédales et des manettes et passa devant son remorqueur en lui lançant une bouffée bleuâtre sentant le havane, peut-être un merci y était-il enveloppé ; mais il était si vapoureux, si vague, que je ne l'entendis pas et ne vis rien.

Je restai perplexe et révolté. Pas même un franc merci du bout des lèvres, du bout des doigts. Ce n'était pas généreux et c'était malappris.

Quels furent les sentiments du pauvre camionneur et du petit gars devant une telle désinvolture ? Je l'ignore.

J'avais vu en raccourci tout un aspect de la question sociale : la pose, l'égoïsme de certains jouisseurs qui, parce qu'ils sont arrivés, regardent de haut et se croient tout dû ; et le cœur simple et généreux de notre peuple, cœur dont il ne faut pas abuser. Les procédés sans gêne l'étonnent d'abord, puis le blessent au plus intime et le révoltent. Tenons à cette délicatesse, fruit d'une longue culture chrétienne. Que les circonstances nous aient placés en haut, au milieu ou en bas de ce qu'on appelle l'échelle sociale, sachons toujours reconnaître un service, sachons le rendre au moins par un merci. La politesse française est un élément d'entente entre nous, parce qu'elle n'est que l'épanouissement de la charité chrétienne, le seul vrai lien d'union entre les hommes.

(B. P. de N.-D. du C.)

PENSÉES

L'amitié est un commerce pour s'aider à jouir de Dieu.— BOSSUET.

L'amitié a sa racine dans l'estime et sa fleur dans le sacrifice.— CHARLES SAINTE-FOI.

On ne connaît un ami qu'au jour où l'on a besoin de lui.— *Proverbe arabe.*

Le meilleur moyen de se defaire d'un ennemi, c'est de s'en faire un ami.— HENRI IV.



ALF. BEALL

A. NAPIER

A L'ABRI DE LA RAFALE

Science Ménagère

Recettes utiles

PAIN DE MÉNAGE : Faire dissoudre une galette de levain "Royal" dans une tasse d'eau tiède, mettre dans la chaudière à pain deux cuillerées à table de gros sel, verser dessus une pinte d'eau bouillante et brasser, ajouter une nouvelle pinte d'eau, lorsque le tout est tiède, le levain dissous et la farine tout à la fois, (six pintes de farine). Tourner la manivelle 10 à 15 minutes et laisser lever toute la nuit. Eviter les courants d'air. Le lendemain matin tourner la manivelle et laisser lever de nouveau jusqu'à ce que la chaudière soit pleine. Alors retirer la pâte de la chaudière, la boulanter en morceaux d'une bonne grosseur, la déposer dans une casserole beurrée et laisser lever au double du volume. Finalement faire cuire dans un fourneau chaud.

PAIN BRUN au pétrin mécanique. Voici une méthode pratique et rapide pour faire le pain brun au pétrin.

Le matin dissoudre 1½ rondelle de levain Royal ou 3 carrés de levain Fleishmann dans un peu d'eau, mettre dans la chaudière une pinte de liquide, 1 cuillerée à table de sel, si on l'aime aussi, on peut ajouter du sucre et du saindoux fondu en quantité d'une cuillerée à table. Agiter le tout, ajouter le levain et agiter encore pour effectuer le mélange des diverses choses. Alors, ajouter deux pintes de farine naturelle, blutée à 85%, tourner doucement la manivelle pendant cinq à six minutes, ajouter graduellement une troisième pinte de farine en tournant jusqu'à ce que la pâte soit bien lisse, environ vingt minutes; fermer le pétrin. Laisser lever deux heures et demie à trois heures à une température de 70 à 80 degrés. Après ce temps donner quelques tours à la manivelle et laisser lever quarante à quarante-cinq minutes.

Si on désire un pain bien léger, donner quelques tours de manivelle et laisser lever encore quarante minutes. Avant de retirer la pâte tourner la manivelle afin de former une boule puis la mouler et la mettre dans les casseroles à peu près à moitié, en la manipulant le moins possible. Laisser lever une heure et demie et mettre dans un four modérément chaud.

On conseille après la première cuisson d'enlever le pain des casseroles, de le retourner et de le remettre dans le fourneau quelques minutes afin d'enlever l'humidité. Cette recette donne 4 petits pains d'environ 1½ lb. Pour commencer le pain le soir, diminuer la quantité de levain à un carré.

Recette communément employée chez les cultivateurs pour cuire dans la huche de douze à quinze pains.

La veille de la cuisson la ménagère fait dissoudre deux galettes de levain Royal à l'eau tiède, elle les ajoute ensuite à une pâte consistante qu'elle a fariné avec un pot d'eau tiède et une certaine quantité de farine, puis elle laisse lever jusqu'au soir dans un endroit assez chaud. Alors elle dépose son levain dans sa huche qui contient déjà environ cinquante livres de farine délayée avec de l'eau tiède. (1 pinte d'eau par pain) et du sel en quantité équivalant à une cuillerée à table par pain. A ce mélange elle ajoute son levain, agite le tout puis laisse lever jusqu'au lendemain. Le matin elle boulange la pâte ayant soin de bien la soulever pour laisser pénétrer l'air, la moule et la dépose dans les casseroles. Quand elle se trouve suffisamment levée, vient la mise au four. La cuisson dure une heure quarante.

GALETTE AU BEURRE.— Faire dissoudre une galette de levain "Royal" dans une tasse d'eau tiède. Mettre dans la chaudière à pain 1-2 de tasse de beurre, 1-3 de tasse graisse, 1½ tasse sucre, 1 cuillerée à table de sel. Verser sur ces ingrédients une chopine de lait bouillant. Brasser le tout enfin de bien dissoudre,

ajouter trois demiards d'eau. Lorsque la préparation est tiède, ajouter le levain et trois pintes de farine tout à la fois. Tourner la manivelle durant 10 à 15 minutes. Couvrir la chaudière et laisser lever l'espace d'une nuit. Le lendemain tourner la manivelle et laisser lever de nouveau jusqu'à ce que la pâte soit bien légère, donner la farine voulue et déposer dans les moules beurrés ; laisser lever au double du volume. Faire cuire au fourneau chaud.

PETITS FOURS.— Mettre dans la chaudière une cuillerée à table de beurre, 1 cuillerée à table de gros sel, 1 cuillerée à table de farine, $\frac{1}{2}$ tasse de sucre. Verser sur ces ingrédients le lait bouillant. Laisser tiédir, ajouter une galette de levain dissous et 3 pintes de farine. Tourner la manivelle 10 à 15 minutes. Couvrir et laisser lever l'espace d'une nuit. Le lendemain tourner la manivelle et laisser lever jusqu'à ce que la pâte soit légère. Donner la farine désirée aux petits pains et laisser lever sur la tôle. Guisson dans un fourneau chaud.

PETITS PAINS à la poudre à pâte. Fariner trois tasses de farine, additionnée de six cuillerées à thé de poudre à pâte et d'une cuillerée à thé de sel. Faire fontaine, y verser 1-4 tasse de crème et détremper légèrement. Faire avec la main une abaisse de 3-4 à un pouce d'épaisseur. Griller avec un emportement et faire cuire dans un fourneau chaud.

Marie ROLLET.

Il faut comprendre l'enfant

Un des facteurs les plus importants de l'éducation, et auquel on ne donne certainement pas assez de soin, c'est la psychologie de l'enfant.

Éducateurs, nous devons comprendre l'enfant, nous le devons étudier ; nous devons observer plus encore ses mœurs que ses actes extérieurs ; nous devons pénétrer tout doucement dans son petit intérieur ; et à ce travail, nous devons déployer une longue et sympathique patience.

Ce qu'il nous faut éviter à tout prix, c'est de le mettre à notre place et de le juger d'après nous-mêmes ; ce qu'il faut nous efforcer de faire continuellement, c'est de nous mettre à sa place et de le juger d'après lui-même.

L'éducation ne serait pas l'art difficile qu'elle est, s'il ne s'agissait que de faire abstraction de la taille, de l'âge et de la maturité de l'homme fait, pour comprendre l'enfant ; il y a plus à faire que cette transposition de l'aspect extérieur et du développement intime ; l'enfance a son caractère propre ; juger l'enfant comme une simple miniature de l'homme fait, c'est lui prêter seulement la difformité d'un nain et faire abstraction des passions et des qualités particulières à son âge.

*
* *

Comprendre l'enfant, c'est donc d'abord savoir qu'il jouit d'une incommunicable originalité.

C'est encore se rendre compte qu'il est éminemment instable, en état de perpétuel développement ; tout son être est action, mobilité, progrès ; autant il possède d'instinct, le goût du mouvement, autant il éprouve peu d'attrait naturel pour la régularité, le convenu et le traditionnel ; il a besoin de nouveau, d'imprévu, il a besoin de surprises.

Comprendre l'enfant, c'est s'apercevoir qu'il est naturellement épanoui et qu'un air maussade lui peut faire mal ; qu'il est enthousiaste et qu'il souffrirait d'une froideur affectée ou inconsidérée, qu'il est exubérant, et qu'une rigide contrainte risquerait de le désorienter ; qu'il est confiant, enfin, et qu'une indiscretion constatée par lui risquerait de le fermer pour toujours.

Comprendre l'enfant, c'est savoir qu'il se lasse des tâches trop faciles, qu'il s'ennuie aux choses trop décidément élémentaires et qu'il a besoin d'être tenu en haleine par des besognes progressivement difficiles ; c'est se souvenir qu'il faut même, de temps à autre, le charger d'un devoir au-dessus de ses forces, d'une mission de confiance un peu chanceuse ou hardie et que, par ces moyens, on peut en obtenir de vrais prodiges. Comprendre l'enfant, c'est aussi pouvoir saisir, à un certain point de leur développement chez le garçon ou la fillette, ces

premières aspirations encore confuses, encore indéfinies, vers quelque chose de très haut et de très noble, cette première poussée intime vers l'idéal, ces premiers soucis de perfection ou d'apostolat ; les comprendre alors, c'est venir à leur secours, c'est les aider à donner corps à leur idée, c'est leur tailler tout de suite, pour l'avenir, une besogne noble et ennoblissante.

Arrière alors les indéliçats, les désenchantés, les désabusés, arrière les sceptiques !

Comprendre les enfants, c'est encore être convaincu qu'ils ne sont pas méchants, mais faibles, facilement influencés pour le mal comme pour le bien, et que, si leur âge est " sans pitié ", c'est surtout qu'ils sont incapables de comprendre la peine que leur méchanceté peut causer au cœur des plus vieux.

*

* *

Ceux-là donc comprendront l'enfant qui se rendront un compte aussi exact que possible de ses dispositions réelles ; cette compréhension de l'enfant, si elle doit naturellement parer aux emportements de la colère et à l'excès des sanctions, manquerait, cependant, totalement son objet si elle devait faire de l'éducation un être essentiellement débonnaire et indulgent. L'excès en tout est déplorable ; mais il faut constamment chercher ce qu'une éducatrice un peu pessimiste appelait : " L'introuvable juste milieu ".

Ce fameux juste milieu paraît être dans l'attitude calme et mesurée de celui qui se dit :

" Je suis responsable devant le bon Dieu de l'éducation de ces enfants, c'est entendu ; et je dois faire de mon mieux pour les élever ; mais faire de son mieux n'implique ni tracas, ni tapages systématiques, avant tout, voyons de quoi il s'agit ; dégrossissons les faits de toutes leurs apparences hyperboliques ; gardons-nous des illusions d'optique, et ne mettons jamais ni les lunettes de la colère, ni celles du préjugé, ni celles de la naïveté ; au besoin, sachons fermer les yeux ; ne criions pas du matin au soir, à chaque menue infraction ; autrement dit, ne laissons pas, n'ahurissons pas, n'émoussons chez l'enfant ni le sens auditif, ni le sens du respect ; mais ce que nous jugeons bon d'obtenir, exigeons-le avec fermeté ; ce que nous trouvons utile de leur dire, faisons-le comprendre."

*
* *

Faute de remonter aux causes, beaucoup d'éducateurs ne savent point apporter le remède qu'il faut à des situations dont ils sont les premiers à souffrir ; c'est pourquoi on insiste tant sur la nécessité de comprendre l'enfant.

La principale source de conflits entre l'enfant et celui qui l'élève vient de l'opposition de leurs points de vue.

Les parents, les maîtres surtout, doivent, la plupart du temps, se placer au point de vue de l'intérêt général ; l'enfant, lui, tout entier à son propre intérêt, comprend mal la prédominance nécessaire du bien général sur le bien particulier.

Les parents et les maîtres se placent nécessairement au point de vue de l'avenir de ceux qu'ils élèvent ; les subordonnés, eux, tout entiers au moment présent, acceptent mal ce point de vue à longue échéance quand ils ont, tout près, à leur portée, et les sollicitant, une satisfaction immédiate et vivement convoitée, un jeu qui les captive, par exemple, ou une friandise dont ils raffolent.

Apercevoir ces divergences et n'en être pas surpris, encore moins scandalisé, cela n'implique encore une fois, ni abdication de responsabilités, ni capitulations honteuses, mais cela dirige dans les explications à donner sur le sens de la vie, sur la nature, les avantages de l'obéissance et sur la beauté de la mortification chrétienne ; cela aide à manœuvrer avec tact, sans heurter, sans briser, sans fermer ni éloigner ; cela favorise le secours bienveillant, l'encouragement qui décuple l'effort ; enfin, cela porte à pardonner l'insuccès et à récompenser la bonne volonté.

Il faut donc se garder de vouloir trouver en chaque individu la ressemblance exacte de l'enfant tel que peut le représenter la théorie pédagogique ; le type banal de l'enfant n'existe pas en pratique ; chacun a son individualité bien marquée et parfois bien difficile à pénétrer, surtout par les maîtres d'externats, ceux-ci ayant ordinairement l'enfant moins longtemps, moins souvent et moins constamment sous les yeux.

Si vous n'avez pas compris l'enfant, vous pourrez le comprimer, pour un temps, dans un moule uniforme, vous pourrez l'enchaîner à une

discipline ; mais il ne prendra ni du moule l'empreinte ni des chaînes, qui n'étaient pas pour lui, l'habitude et l'estime.

Faute d'avoir bien diagnostiqué les besoins de son tempérament et de son caractère, vous aurez perdu votre temps et votre peine.

Le jeune plant n'est pas tellement lié à son tuteur qu'il ne puisse grandir librement à son côté ; il y est cependant assez étroitement attaché pour ne pouvoir faire autre chose que de pousser droit.

Cette image illustre toute la doctrine de cet article.

V. G.

ÉDUCATION FAMILIALE

Étonnements... étonnants

De la définition de la récompense et à la lumière de ce principe qu'il faut *sanction* et non *but* de l'effort, chacun peut aidément déduire les règles qui doivent déterminer son application et ses formes éducatrices.

C'est la jouissance méritée par l'accomplissement d'une bonne action.

Elle doit donc être proportionnée au mérite réel, lequel est en raison de la difficulté du devoir accompli, de son importance et de la pureté d'intention qu'on a mise à l'accomplir.

Cela est si simple à comprendre ! Pourquoi, cependant, néglige-t-on si absolument de s'en inspirer ?

On loue un enfant (et la louange est une jouissance) de la beauté de sa voix, de ses yeux, de ses habits ; on vante son intelligence, on récompense les victoires faciles qu'il remporte sans efforts sur des condisciples moins doués...

Et cela est antiéducatif, car l'effort seul doit être récompensé.

Or, ici il est nul,

Bien plus, ne récompense-t-on pas parfois des intentions d'une pureté douteuse ?

On accueille d'un sourire complaisant les espiègleries malicieuses d'un "petit diable", les ipostes impertinentes d'un mioche "qui a de
e
- sprit comme pas un", on s'esclaffe quand le

gamin singe "à s'y méprendre" les allures, les travers, les manies de ceux qu'il devrait respecter, on vante le débrouillard qui a su, comme dit Montaigne, "affiner quelque compagnon par quelque malicieuse déloyauté... semence de trahison" !

Ou bien, si l'on ne va pas jusqu'à ces extrêmes, on ne dose la récompense que selon des facteurs qui n'ont aucun rapport avec le mérite de l'enfant.

Les parents sont-ils joyeux ? Leur générosité est sans borne. Sont-ils soucieux ou tristes ? L'effort des tout petits passe inaperçu et sans le moindre encouragement.

Est-il besoin de remarquer que sous couleur de récompense on cultive parfois les mauvaises inclinations des enfants ?

Telle mère, pour manifester sa satisfaction à sa fille, la couvrira de bijoux qui flattent la vanité de l'enfant ; tel père, content de son fils, lui permettra de le suivre au café. En guise de récompense, des parents imprudents accordent sans remords, à leurs enfants adolescents, de sortir seuls en pleine liberté. Et les braves gens, qui tremblent dès que leurs enfants ont la fièvre, ignorent alors où vont ceux-ci, ce qu'ils font, qui ils voient ?

Un directeur de collège ne m'a-t-il pas garanti l'authenticité de ce fait monstrueux : une mère promettant à son fils, comme récompense d'un succès scolaire désiré, de multiples occasions de débauches pour les vacances prochaines !!!

Mais ce contre quoi il faut s'élever surtout, c'est l'habitude que prennent si aisément les parents de conclure de véritables marchés avec leurs enfants.

— Si tu fais cela — et *cela*, c'est le *devoir*, — tu auras ceci, sinon tu n'auras rien.

Outre leur propre autorité, les parents sacrifient ainsi la conscience morale de leurs enfants.

Ceux-ci, élevés de la sorte, en arrivent vite à des raisonnements de cette espèce.

— Il ne faut remplir son devoir que si on en retire un profit. On est libre de le remplir ou de le négliger : le seul déterminant de la volonté c'est la récompense.

Et c'est de la plus flagrante immoralité !

— Dis, maman demandait une fillette, aurai-je des étrennes, cette année ?

— Oui, si tu es sage !

— Eh bien ! dis-moi ce que j'aurai... pour voir si cela vaut la peine que je sois sage !

N'est-ce pas travailler ouvertement, en faussant ainsi la conscience des enfants, en pervertissant leurs intentions, à aggraver leur culpabilité et à les rendre plus foncièrement mauvais ?

S'ils s'abstiennent de bien faire, s'ils négligent leur devoir, c'est qu'ils ont jugé la récompense promise insuffisante, mais après délibération, par froide décision volontaire.

D'aucuns s'étonneront plus tard d'avoir formé des jeunes gens sans principes, des égoïstes cruels, sacrifiant tout à la recherche des jouissances, des êtres veules et flasques, incapables de résister à l'attrait du plaisir...

Que d'étonnements se dissiperaient si les parents voulaient un peu réfléchir !

JACQUES HERBÉ.

(*La Maison*).

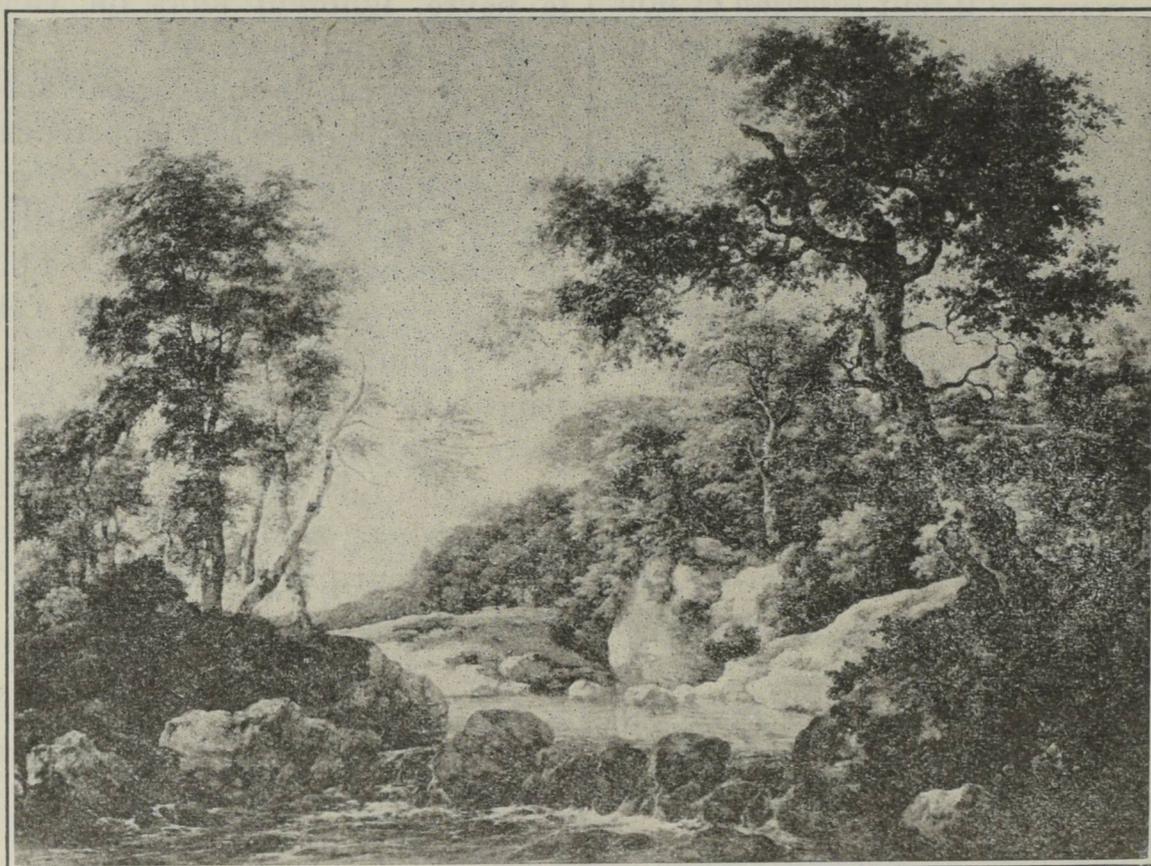
Bon petit diable

Cela se passa en Angleterre, lors du mariage du duc de Connaught, qui devint plus tard Édouard VII. Dans la foule des invités, au premier rang, on remarquait un enfant fort turbulent. Deux jeunes seigneurs en costume de highlanders — jupe flottante et jambes nues — s'efforçaient de le faire rester tranquille.

Un moment vint où l'un des seigneurs, qui était le duc d'Albany, dut tirer l'oreille à l'espiègle. Celui-ci, furieux, se baissa et mordit la jambe nue du duc. Il la mordit même si fort que le highlander poussa un cri de douleur qui jeta quelque effarement dans l'assistance. La jambe garda plusieurs jours la trace de la blessure.

La cérémonie terminée, le petit garçon qui avait la dent si dure reçut une volée magistrale.

Cela ne l'empêcha pas de devenir quelques années plus tard empereur d'Allemagne, sous le nom de Guillaume II.



PAYSAGE.— Tableau de Van Ruysdael.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées à M. le Directeur de l'Apôtre, 103 rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MARS

DEVINETTES

- 1° — L'éponge.
- 2° — L. E. (aillées).

CHARADES

Char — Pente — Charpente.

MOT DÉCROISSANT

CHAIRE
HAIRE
AIRE
IRE
RE
E

REBUS NO 14

Mot à Mot : Haie — deux toits — LE scie aile — T — deux rats.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Ont trouvé les solutions justes : M. Antoni Joly, St-Hyacinthe ; Melle Cécile Coulombe, Terrebonne ; Melle Charlotte Rochette, Terre-

bonne ; La Congrégation de Notre-Dame, Terrebonne ; Melle Simone Delaquis, Notre-Dame de Lourdes, Manitoba ; M. Pierre Caron, Ferme Expérimentale, Ottawa.

Ont envoyé des solutions incomplètes : X..., Pensionnat du Bon-Pasteur, St-Hubert, Chambly ; Melle Marie-Jeanne Grisé, St-Césaire ; Melle Berthe Chartrand, 100, 1ère avenue, Maisonneuve.

Le sort a favorisé : M. Antoni Joly et Melle Cécile Coulombe.

CONCOURS No 20

DEVINETTES

- 1° Quel est le fruit que les poissons n'aiment pas ?
- 2° Quelles sont les mains qui n'ont ni chair ni os et dont on se sert pour écrire ?

CHARADE

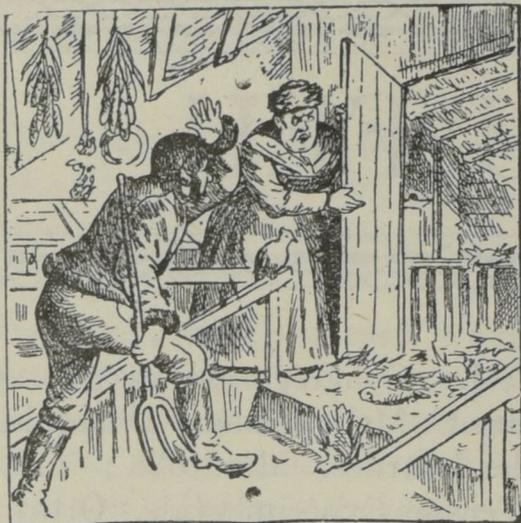
L'avare a soin de cacher mon premier,
La femme a soin de cacher mon dernier,
Chacun se cache en voyant mon entier.

ANAGRAMME

Avec les mots : Rôt, Pin, Mai, et Tôle, former un seul mot.

REBUS NO 15





Où est l'animal qui a tué mes pigeons ?



Cette jeune fille cherche son papa, qui était couché il y a un instant

A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui ne seraient pas en règle avec notre revue n'oublieront pas qu'il est temps plus que jamais de payer leur abonnement s'ils veulent recevoir notre magnifique prime : *Le Trésor des Ames pieuses*, beau volume, relié tranche rouge, d'une valeur de \$1.25. S'ils laissent s'écouler l'année sans solder leur abonnement, nous serons forcés de faire collecter leur compte et ils perdront ainsi tout droit à la prime. L'abonnement à *l'Apôtre* est payable d'avance.

Nous demandons aussi à nos abonnés, de mettre au long leur nom et leur adresse quand ils nous envoient le montant de leur réabonnement. Autrement, comme nous avons plusieurs abonnés du même nom, il pourrait y avoir confusion.

La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans

Plus qu'elle même.— Roman canadien par MM. Luc Bérard et J.-Albert Foisy. Vol. in-12 de 250 pages. Prix : 90 sous l'exemplaire. En vente dans les librairies et chez les auteurs, Boite postale 211, Haute-Ville, Québec.

Voici un beau et bon livre canadien. Il a plus d'un mérite et nous sommes persuadés que personne ne regrettera de l'avoir acheté et d'avoir consacré quelques heures à en lire les 250 pages.

Ce ne sont pas des professionnels de la littérature d'imagination qui en ont élaboré la trame, savamment combiné l'intrigue, artistiquement cadencé les phrases : ce sont deux journalistes, mêlés par leur profession aux luttes scolaires ontariennes, témoins émus des efforts héroïques d'un peuple pour conserver ses droits, qui se sont efforcés d'esquisser sous une forme attachante le récit d'événements désormais inséparables de notre histoire nationale.

La brève préface qui ouvre le volume exprime l'ambition des auteurs de fortifier au cœur des Canadiens français, l'amour du sol natal, des traditions ancestrales, de la langue héritée de nos pères. Nous croyons sincèrement que tous les lecteurs éprouveront ces sentiments et, de plus, savoureront ces pages avec le plus vif intérêt.

Kaiser et Tsar

Sait-on que les titres officiels des empereurs d'Allemagne et de Russie, kaiser et tsar, ne sont qu'un seul et même mot ?

C'est l'altération du latin caesar, qui pénétra dans la langue des peuples germaniques dès l'époque des premiers empereurs romains. A ce moment, en latin, on prononçait Kaesar. On voit que les Allemands ont très peu altéré cette prononciation.

Le mot fut adopté un peu plus tard par les Slaves, à l'époque où, un peu modifié par la prononciation latine, caesar se disait kessar, dans l'empire romain. Dans la bouche des Slaves, essar s'est contracté en ksar, devenu plus tard tsar.

Simple joie

“ *Le vrai bonheur coûte peu ; celui qui coûte cher n'est pas de la bonne espèce...* ” (CHATEAUBRIAND).

En ce jour où la vie me semblait grise et les hommes méchants, j'ai voulu prier. J'aurais pu m'agenouiller devant Dieu, et lui dire mes chagrins ; mais tout chantait autour de moi. Et comme aucune chanson ne vibrerait en mon âme, j'ai voulu fuir cette contradiction des choses.

Et je m'en allai sous la pluie, comme un enfant boudeur. Je me dirigeais vers l'humble chapelle qui, par son voisinage avec les eaux, sa simplicité et sa modestie, éveille en moi l'idée d'une église de Bretagne. Aux heures de tristesse, elle a pour moi un attrait presque aussi grand que celui des clochers bretons, pour les marins battus par les vagues... Aussi, je m'avançais vers elle avec l'espoir d'y oublier mes ennuis.

Cette confiance me rendait presque sourd aux murmures de la rue. Pourtant, près du Marché, j'ai cru entendre des hommes qui se réjouissaient sans vergogne de la ruine d'un autre homme. Leurs plaisanteries de mauvais aloi soulevaient le dégoût. Et je pressai le pas.

Comme il me tardait, maintenant d'entrer dans la chapelle, où du moins tout me parlerait d'amour et de dévouement ! Pourtant, il faut bien le dire, elle avait à mes yeux, perdu beaucoup de prix, la pauvre ! Depuis longtemps je ne voyais plus, dans sa lampe d'or la petite flamme vacillante, qui m'avait paru immortelle. On avait remplacé la veilleuse à l'huile d'olive par une ampoule électrique, placée sous un globe rouge. Et quand, pour la première fois, je vis cette invention, je m'en retournai tristement.

On pouvait donc remplacer, dans nos églises, le lampion qui, depuis des siècles, priaient aux pieds des saints autels ? On pouvait donc l'éteindre à jamais, cette lumière qui ne mourait que le Vendredi-Saint, pour revivre avec les Alleluia ? Qui donc s'est lassé de voir sautiller sa flamme pieuse ? Personne. C'était le symbole de l'âme que l'amour consume, le signe de vie unique, annonçant, dans les églises solitaires, la présence du Pain vivant.

Et voilà qu'en son lieu et place, on a mis une lampe électrique, qui monte la garde près du bon Dieu, comme ses sœurs le font, aux coins des rues, le soir... C'est encore du feu, sans doute, et même, c'est la science humaine, qui veille près de son Dieu.

Je sais cela.

Mais comme il était infiniment plus beau, parce que plus simple et plus vivant, plus infaillible aussi, le petit lampion d'autrefois ! Il faisait partie intégrale de tous ces objets pieux, qui nous portent à la dévotion et que la lumière électrique ne fera que nous montrer... Enfin, j'en voulais presque aux bonnes Sœurs, qui s'étaient permis cette innovation bizarre.

J'en étais à ces regrets, quand je poussai la porte de la chapelle solitaire. Jugez de ma joie, en revoyant, bien à sa place, la petite mèche allumée, qu'on avait rappelée d'exil... D'autres y avaient pensé comme moi.

J'étais joyeux. Ce jour-là, je ne vis pas les fleurs qui se fanaient doucement devant la Vierge, ni même l'Enfant-Dieu qui souriait dans la crèche. J'étais si heureux de voir que Celui du tabernacle avait retrouvé son fidèle compagnon !

Toute simple, cette joie ramenait la paix dans mon âme.

Je revins chez moi, savourant dans toute sa fragilité, ce petit trésor d'allégresse. Et je marchais, fuyant les bruits de la foule, qui auraient pu étouffer tout au fond de moi, cette gaieté folle, allumée au feu d'une veilleuse de sanctuaire.

JEAN DES BLÉS.

Janvier 1921.

POUR ETRE QUITTES

L'abbé Drioux, qui s'est rendu célèbre par ses nombreux ouvrages classiques, saluait un jour, dans les rues de Paris, un monsieur qu'il croyait reconnaître.

Il faisait erreur. Le monsieur en question en réalité, un anticlérical forcené, était absolument inconnu de lui.

Cet individu se rebiffa, et dit avec colère à l'abbé :

— Je ne veux pas du salut d'un curé.

— C'est bien simple, repartit l'abbé Drioux, rendez-le moi, nous serons quittes.”

A DIRE

Le Sphinx

(Légende)

Ils étaient deux fellahs égyptiens, deux frères
Hardis, aventureux, grands chasseurs de pan-
[thères
Et de chacals. Durant quatre jours, ils avaient
Chassé dans le désert; leurs chevaux haletaient,
Le sable blond couvrait l'or vierge de leurs ar-
[mes ;
La sueur, à leurs cils, était comme des larmes.
Une lionne, au mufle atrocement ouvert,
Un voile terne sur ses yeux de bronze vert
Et le front fracassé par un coup de massue,
Se balançait inerte à leur galop.

Issue

D'on ne sait quel mirage, énorme, au fond des
[cieux,
La forme du grand Sphinx apparut à leurs
[yeux!...

Et comme c'était l'heure où le soleil se couche,
Le ciel sanglant silhouettait le sphinx farouche:
Nettement découpé sur la pourpre du soir,
Ils voyaient s'ériger le géant profil noir
De ce visage d'homme et de ce corps de bête.
Les deux Egyptiens, pour appuyer leur tête,
Couchèrent la lionne auprès de leurs manteaux;
Alors, après avoir entravé leurs chevaux,
Ils s'étendirent, las de carnage et de proie.

Le ciel, étincelant comme un velum de soie,
Le ciel égyptien, profond, large, rosé,
Avait sur son velours tout un trésor posé
Tellement ce soir pur avait d'astres splendides,
Et tellement leurs clairs rayons étaient limpi-
La cantilène du désert, la voix du Nil, [des!...
En s'unissant, formait comme un rythme subtil
Que chantait gravement la terre maternelle,
Pour endormir ses deux enfants, couchés sur
[elle...

Mais malgré leur fatigue et ce chant doux et bas
Les fellahs s'agitaient et ne s'endormaient pas.
Et, bien que le soleil fût abîmé derrière
L'horizon saupoudré de flambante poussière,
Le grand ciel restait rouge, et le sphinx restait
[noir...

Alors, dans la splendeur de cet étrange soir,
Voici que s'avança la sainte caravane :
Le vieillard humble et doux, et la femme sur
[l'âne,
Et, dans les bras qui lui faisaient un chaud
[berceau

Dont le voile de lin était le blanc rideau,
L'enfant blond, qui semblait dormir dans la
[lumière
Tellement rayonnait le front pur de sa Mère!...

... Et comme, redressés dans un soudain émoi,
Les deux Egyptiens le prennent pour un roi,
Voici que tout à coup, là-bas, sur le ciel rouge,
Le géant noir, le monstre énorme, le sphinx,
[bouge!...

Avec un mouvement d'hyène ou de chacal,
Souple, il grandit sur son immense piédestal.
Il s'étire, il rugit avec une voix sombre ;
Ses yeux luisent, pareils à deux tisons, dans
[l'ombre

De son visage humain par les siècles rongé ;
Il semble s'éveiller d'un sommeil prolongé
Et regarde venir à lui le divin groupe.
De longs frissons, courant sur sa géante croupe,
Font trembler les grands blocs du socle de granit
Le soir tombe; l'Enfant s'approche: le sphinx
[vit!...

L'homme semblant très vieux et la femme très
[lasse,
Le grand sphinx descendit et leur céda sa place,
Comme un prince déchu cède au roi conquérant
Son trône de porphyre et son sceptre éclatant.
Sur le haut piédestal, dressé dans l'étendue
Comme sur l'océan se dresse une île nue,
Les humbles voyageurs montèrent sans effroi.
Les deux Egyptiens dirent: "C'est plus qu'un
[roi!"

Jusqu'au jour, accroupi sur la dune blafarde,
Le monstre fit une fidèle et fière garde.
Puis, quand l'aurore vint mettre du mauve aux
[cieux,

Le sphinx se redressa d'un bond silencieux.
L'aube, sur l'horizon, éteignit les étoiles ;
La voyageuse prit son enfant dans ses voiles :
Ils descendirent doucement du piédestal,
Et partirent, dans un grand nimbe matinal,
Le sphinx les regarda s'éloigner en silence,
Avec au fond des yeux, une douceur immense,
Ensuite, il remonta sur le socle géant,
S'accroupit, s'agita pendant un court instant
Comme s'il recherchait sa pose séculaire ;
Puis il ne bougea plus.

Le vieux sphinx solitaire
Eteignait dans ses yeux l'or d'un grand pleur
[de feu...
Les deux Egyptiens disaient: "C'était un
[Dieu!"...

(Le Noël).

VIOLETTE DES PYRÉNÉES.